

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, \$3.50 par an. Payé d'avance, \$3.00 — Etats-Unis, \$3.50
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XIV.

No. 33

Montréal, Jeudi, 16 Aout 1883.

Prix du numéro : 7 centins.—Annonces, la ligne : 10 centins
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

SOMMAIRE

TEXTE : Deux lois semblables.—Chez un Français à Montréal, par Un touriste.—Notes sur l'Irlande (suite), par G.-A. Dumont.—Paris et parieurs, par Pierre Véron.—Le château de Chambord, par Ph. de Grandlieu.—Nécrologie.—Choses et autres.—Le moulin rouge (suite).—Les pélerins canadiens.—Grande excursion.—Nos gravures : Frohsdorff.—La chapelle du château, etc. ; Les meubles de l'usine du Vieux-Chêne, à Paris ; Madagascar.—Nouvelles diverses.—Conseils d'hygiène pour les femmes.

GRAVURES : Madagascar—Frohsdorff : la chapelle du château ; le salon des Oiseaux ; vues diverses.—Pont du Niagara : Rapides où se noya le capt. Webb, le 24 juillet 1883.—Les meubles de l'usine du Vieux-Chêne, à Paris.

DEUX LOIS SEMBLABLES

On se rappelle qu'un projet de loi présenté à la dernière session du parlement fédéral donnait aux veuves et aux filles possédant certaines propriétés, le droit de voter aux élections. Ce projet de loi n'a pas subi l'épreuve de la discussion. Une proposition semblable a été présentée à la Chambre des Communes par un M. Mason ; mais elle a été repoussée à la majorité de 16 voix.

L'attorney général pour repousser la proposition de M. Mason, s'est appuyé précisément sur la condition faite aux femmes mariées par le projet de loi ; si les demoiselles et les veuves deviennent électeurs, ce serait une grande injustice de ne pas gratifier les femmes mariées de cette qualité, et dans ce cas, affirme l'attorney général, les plus grands intérêts du pays ne manqueraient pas d'être compromis ; selon lui, la nature des femmes s'oppose à ce qu'elle puissent remplir convenablement une fonction importante dans l'Etat. Le premier résultat de la loi de M. Mason serait de donner à chaque homme marié un double vote, car il est supposable qu'il aurait assez d'influence pour obliger son épouse à partager ses propres opinions, et dans le cas contraire, ce système politique amènerait incontestablement de grandes dissensions dans les familles, ce qui n'est point nécessaire, les sujets de discorde étant, pour le présent, assez nombreux.

La Chambre a été de l'avis de l'attorney général et voici jusqu'à nouvel ordre les dames anglaises réduites à ne s'occuper plus que de la confection des christmas puddings et autres aliments nationaux, mais d'une digestion souvent pénible. Les Communes auront prochainement le moyen de prouver que malgré ce vote, elles s'intéressent cependant au sort des femmes, car le bill de la nouvelle loi criminelle, revu par la Chambre des lords va lui être soumis ; et ce bill tend surtout à protéger les jeunes filles.

On a beaucoup parlé depuis quelques années d'un commerce continental pratiqué par des négociants peu scrupuleux et encore moins moraux, qui expédiaient en France et en Belgique des cargaisons de jeunes anglaises dont la vertu résistait rarement à certaines tentations. Je ne suis pas sûr qu'en quittant le Royaume-Uni ces demoiselles ignorassent la nature des situations qui leur étaient promises ; quoiqu'il en soit, la loi nouvelle considère comme innocente la jeune fille jusqu'à l'âge de vingt-et-un ans, et punit criminellement celui ou celle qui l'aura excitée à sortir du droit chemin. Désormais la cour criminelle aura le pouvoir de prononcer, outre l'emprisonnement, la peine d'une vingtaine de coups du terrible chat à neuf queues contre un individu ayant attenté à la vertu d'un enfant de douze ans. On ne pourra plus séduire une jeune fille ayant moins de seize ans, et le consentement même de la jeune fille ne sera pas admis comme excuse de ce crime. A l'avenir, sera reconnu coupable, le propriétaire d'un hôtel ou d'une maison garnie, ayant donné asile dans un but immoral à des jeunes filles de moins de seize ans, et la police, munie d'un ordre du magistrat, pourra fouiller à minuit tous les hôtels suspects de Londres. L'exécution de cet article est bien dangereuse en ce qu'une voie nouvelle va être ainsi ouverte au chantage qui fleurit déjà trop en Angleterre.

La loi criminelle, si elle est adoptée, punit le détournement d'une jeune fille jusqu'à dix-huit ans et donne aux cours de justice le droit de juger et de condamner sommairement les individus tenant des maisons mal famées. Visant la moralité des rues, elle supprime le témoignage pour les sollicitations inconvenantes dans les endroits publics. Cette disposition est excellente car il était désagréable de porter plainte, et d'aller déposer en cour de police contre une femme dont les importunités en pleine rue étaient plus qu'ennuyeuses, cela donnait à ces dames du trottoir une audace incroyable, assurées qu'elles étaient de l'impunité. Désormais le policeman pourra mettre un terme à des familiarités qui ne sont pas du goût de tout le monde. La jeune fille au-dessous de seize ans, arrêtée sur la voie publique adressant des propositions aux passants, sera envoyée dans un établissement spécial et y restera jusqu'à dix-huit ans. Cette mesure a été rendue indispensable par la quantité d'enfants qui maintenant encombrant les rues de Londres. Seulement, les établissements spéciaux n'existent pas encore et leur création présentera quelque difficulté. Il y aura encore une autre difficulté, ce sera celle de définir exactement l'âge de la jeune fille dans un pays où les actes de l'état civil ne sont pas absolument réguliers, et on se trouvera dans le même embarras à l'égard de presque toutes les dispositions de la loi adoptée par la Chambre des lords. L'immoralité des classes inférieures a pris ici des proportions effrayantes et personne ne songe à le contester : mais en raison même de cette immoralité, les jeunes filles qui sont enlevées de chez leurs parents, y mettant généralement beaucoup de bonne volonté, n'hésiteront pas à se vieillir de deux années pour raser la conscience de leur séducteur qui deviendra souvent criminel sans le savoir.

CHEZ UN FRANÇAIS A MONTRÉAL

Taille moyenne, cheveux grisonnants, moustache épaisse et rougeâtre, yeux vifs, nez modérément aquilin, lèvres fines aux plis légers, quelques rides sur un front en vedette. Tel est mon homme *au port d'armes*, je veux dire quand il se présente devant vous dans un salon ou à son bureau. A ses mouvements lestes, on lui donnerait trente-cinq ans ; de fait, il en a cinquante bien comptés.

Au moral, c'est un monde. Il a du philosophe, du journaliste, de l'artiste surtout. Une belle phrase, correcte et arrondie, le jette en extase ; une peinture fine et délicate l'emporte jusqu'au ravissement. La première fois que je le vis, il savourait des vers, le visage en feu, les yeux pleins de larmes ; après un très court salut, il en vint de suite à l'idole du moment. Si jamais poète trouva un digne interprète de ses vers, c'est indubitablement celui qui passionnait ainsi notre Français. Pour moi, je n'oublierai jamais l'accent convaincu et pénétré avec lequel il rendait cette strophe :

Lévis, dernier lutteur de la lutte dernière,
Arrache encor, vengeant la France et sa fierté,
Un suprême triomphe à la fatalité !
Puis ce fut tout. Au front de nos tours chancelantes
L'étranger arbora ses couleurs insolentes ;
Et notre vieux drapeau, trempé de pleurs amers,
Ferma son aile blanche... et repassa les mers !

Il y eût tour à tour et de la fierté, et de la rage et des larmes dans la voix. J'étais subjugué, entraîné ; bref, je pleurais avec lui. Sous l'habit du bourgeois, j'avais retrouvé le cœur de l'artiste.

Le journaliste suivit. Combien de nos épilcheurs de mots pourraient profiter de ses leçons ! Dans la poésie de M. Fréchette, il voyait au-dessus du mot l'idée qu'il représente, et devant cette idée il admirait parfois et parfois s'extasiait. Est-ce à dire qu'il ne trouvait pas ici et là quelques expressions trop hardies ? quelques détails incolores ? quelques épithètes appelées par la rime ? Je ne le dis point, je le pense moins encore. Mais il savait trop que la perfection est bannie du monde des lettres, pour la demander à un poète, et voilà pourquoi, en face du poème de son ami, il voyait plutôt

le tout que les parties et se sentait épris de l'ensemble. Combien petit serait jugé le touriste qui, au pied des tours de Notre-Dame, ferait observer gravement qu'il y a une tache sur l'une de leurs pierres ! Pauvre critique à la Laharpe, que tu lui fais pitié ! Encore n'est-tu pas la pire ?

Je me rappelle avoir lu quelque part, dans Alphonse Karr, si je ne me trompe : " M. X., pauvre philosophe, il a du bon sens." D'accord avec cette boutade de l'auteur des *Guêpes*, je donnerai à mon Français le titre de " pauvre philosophe," et même de " très pauvre philosophe." Non seulement en effet il a du bon sens, il a encore du cœur et du cœur à revendre. Allez donc lui parler, à lui, des calculs égoïstes, des amitiés payantes, des dévouements à tant l'heure : en bonne vérité, il ne vous comprendra point. Et pourtant !... Combien de fois fut-il victime de son bon cœur, il ne me l'a point révélé ; mais je suis certain d'avance qu'il le fut souvent. Même je pourrai en preuve apporter un certain fait, plus oublié de lui que de son partenaire, mais chut ! il m'en voudrait trop !

Mais quoi ! je voulais prouver son bon sens et je m'arrête à son bon cœur ! Il y a peut-être moins loin de l'un à l'autre qu'on le suppose généralement ; et puis, les cœurs d'or sont si rares !

Toujours à propos des vers de M. Fréchette, il me parla de la France, il me parla du Canada : ah ! si la mère et la fille pouvaient jamais s'unir d'une affection aussi sincère et désintéressée qu'il les unissait dans son âme ! Est-il républicain ? est-il libéral ? Je n'en sais rien ; je ne m'en inquiétais guère, ni lui non plus avec moi. Peut-être nous sommes aux antipodes de la politique. Nous sommes certainement sous la même latitude en fait de patriotisme et de religion. C'était assez pour nous épargner toute discussion oiseuse. Nous trouvâmes dans le reste ample matière à une conversation animée, de laquelle je sortis plus instruit et mieux disposé. S'il parcourt ces lignes, qu'il veuille lire sous les mots qu'elles contiennent l'expression de ma reconnaissance.

Le lendemain, quand la diane sonna, je trouvai à la porte de ma chambre un petit billet conçu à peu près dans ces termes : " Venez entre trois et quatre heures. Nous dînerons à 5 heures. Café, pousse-café, bain de pieds jusqu'à la cheville. Puis nous taillerons la fine causette, cigare et pipe au bec ! Vive le Canada ! Vive la France ! " Montréal redevenait Paris ; le style même y était et le reste ne devait pas manquer. Je volai au rendez-vous. Jamais je n'ai vu musée mieux garni que les appartements de mon ami. Le Canada y embrasse la France sur les deux joues, et la France lui rend ses caresses. Peintures, photographies, livres, pierres même, tout, dans cette modeste demeure, n'a, comme leur maître et leur maîtresse, une bonne québécoise du vieux temps, qu'une seule voix pour redire les derniers mots de l'invitation : Vive le Canada ! vive la France !

Je sentis vite mon cœur battre à l'unisson. Les langues s'en donnèrent à souhait, et le temps du dîner, devenu ainsi un véritable exercice de conversation, passa aussi vite qu'une heure bercée par un rêve agréable.

Bien des préoccupations m'avaient laissé ; bien des ennuis étaient oubliés. L'air de Montréal, chargé de si gros nuages l'été, cet été surtout, s'était, il me semble, rasséréné ce soir-là. Mon chemin me parut moins long ; mon sommeil fut plus léger et mon réveil lui-même brilla des éclairs des petites histoires et des traits d'esprit qui m'avaient ébloui le soir.

A ceux que les affaires ou la politique torturent, je me permettrai de donner cet avis charitable : cherchez mon Français ou un Canadien qui lui ressemble (et nous savons, grâce à Dieu, que notre pays en fait germer encore), et vous aurez vite jeté par-dessus bord l'anxiété qui vous ronge.

UN TOURISTE.

Les journaux français annoncent que M. P.-J.-O. Chauveau a adressé une copie de son dernier ouvrage, *F.-X. Garneau et ses œuvres*, à l'Académie Française, dans le but de concourir pour un prix.

NOTES SUR L'IRLANDE

(Suite)

II

L'Irlande, de même que la plupart des autres pays de l'Europe, sinon tous, a eu ses dieux et ses héros fabuleux.

Chacune des tribus qui formaient la population de l'île avait ses dieux propres.

Notre intention étant de ne pas nous attarder sur ce sujet qui n'offre guère d'intérêt qu'à ceux qui s'occupent de mythologie proprement dit, nous ne citerons ici que quelques-uns des personnages fabuleux de l'Irlande.

Nous dirons d'abord que Bath était le chef suprême dans la théogonie irlandaise. Il est regardé tantôt comme une divinité, tantôt comme un malheureux émigré oriental (1). On dit que l'Irlande lui doit sa colonisation.

Tous les récits qui concernent ce dieu sont fort contradictoires et des plus obscurs. Tout ce que nous savons de lui, c'est qu'il mourut à Sliabh-Sheatha, dans la partie occidentale de l'Irlande, après s'être sauvé d'un grand déluge, et laissant deux fils, Dhna ou Adhna et Fénius-Farsa.

Le premier ne fut, dit-on, que le messager de son père, tandis que le second passe pour avoir été une sorte de législateur inspiré.

Fénius-Farsa, de même que son père, eut deux fils : Nionnuall et Nioul. Après son émigration, Nioul devint le chef des Miléadhs ou Scots. Suivant la tradition, Nionnuall était d'un caractère sauvage et il fit plusieurs guerres à son frère, qui est considéré comme le représentant des races demi-civilisées qui succédèrent aux premiers peuples.

* *

La tribu des Tuatha-Dadan occupe l'un des premiers rangs dans la mythologie irlandaise. Cette tribu, après avoir défait les Firbolgs, rétablit l'ancienne forme de gouvernement, en abolissant la royauté et en introduisant plusieurs éléments nouveaux dans l'antique religion du pays.

Les Tuatha-Dadan adoraient une grande divinité formée par trois dieux appelés MacGrian, MacCuill et MacCeach ; ils portaient aussi d'autres noms.

Plusieurs héros sont sortis de cette peuplade, entre autres Luighaidh. Tailte, qui l'éleva, lui enseigna la magie et le doua de plusieurs connaissances merveilleuses.

Pour reconnaître les bons offices qu'elle lui avait rendus, Luighaidh épousa Tailte et fonda "l'Honneur de Tailtéan." On ne sait pas si Tailte survécut à son époux (2).

* *

Les Firbolgs, auxquels nous avons fait allusion en parlant des Tuatha-Dadan, occupent aussi un rang élevé dans l'histoire mythologique de l'ancienne Irlande.

Les Firbolgs, sous la protection des Firgailian — guerriers qui avaient pour mission de les protéger — vainquirent les Nemedes et les Firdomman et les réduisirent en esclavage.

Après l'invasion des Firbolgs, le centre où venait d'aboutir les cinq provinces de l'Irlande, reçut le nom d'Ouisnéach. Cette place devint le siège du culte druidique et la résidence des druides.

* *

Les mineurs irlandais avaient des génies souterrains qui, disaient-ils, les protégeaient dans leurs travaux. On les appelait *knokkers*. "Quelques mythologues pensent que les *knokkers* ne sont autres que l'Echo. On doit plutôt les regarder comme une personnification de la percussion (en allemand *knicken*, en anglais *knock*, frapper)." (3)

* *

Le Connaught doit son nom à Konn. Ce héros, un jour, luttant avec Tsithnéallach à qui déploierait le plus de force, il couvrit en un instant ce pays de neige qui s'appela ensuite en souvenir de ce fait Connaught : la neige de Konn.

Méibhd fut reine de ce pays, après la mort de son mari, Tinne, qui fut tué dans un combat. Elle était fille d'Eochaidh-Fiedlioch et de Béna, et elle avait trois frères nommés les Finéamhnas. En secondes noces, Méibhd épousa Oilioll-More et eut sept fils. Elle fut tuée par Jorbuidhe, fils de Konnor, roi de l'Ulster.

Les Iriens de l'Ulster, race de laquelle sortit Konnor, eurent pour chef Ollam-Fodhla. Ce héros fixa la résidence des chefs à Téamhair. Ses trois fils, Fionn-

Sneachta (1), Stanoll, Geide-Oligotach, régnèrent après lui.

Le plus célèbre des rois de l'Ulster, est Konnor. Il était fils de Fachtna-Fathach et de Néaza ; ses trois frères : Béanna, Lamba et Glaisne, donnèrent leurs noms à trois comtés d'Irlande et moururent sans postérité. C'était ainsi que la divinité punissait dans sa famille, Konnor, de son hymen incestueux avec sa mère.

Kormack-Konlingios naquit de cette union. Konnor le donna, encore jeune, comme otage aux fils d'Ouisnéach. Après plusieurs années passées en esclavage, Kormack obtint sa liberté. Aussitôt libre, il prit les armes contre son père et envahit par trois fois l'Ulster.

Durant le règne de Konnor, naquit Déirdre, fille de Feidhlim. Ayant entendu parler de la prophétie qui avait été faite lors de la naissance de Déirdre, par laquelle il était annoncé que cette princesse causerait beaucoup de troubles dans le Connaught, le roi de l'Ulster s'en empara et la renferma dans une tour, avec le désir de la marier, quand elle aurait atteint l'âge voulu.

Déirdre, parvenue à l'âge nubile, entendit parler de Naois, fils d'Ouisnéach, et devint amoureuse de lui. Ce dernier l'enleva de la tour où l'avait confinée Konnor, et se sauva en Ecosse, après l'avoir épousée.

Le roi des Ecosseis étant devenu, à son tour, amoureux de Déirdre, déclara la guerre à Naois. Après plusieurs combats, où les fils d'Ouisnéach montrèrent un courage héroïque en défendant leur jeune maître qu'ils avaient accompagné dans sa fuite, Naois reconnut qu'il ne pouvait vaincre le roi des Scots et demanda l'aide de Konnor qui, feignant d'avoir tout oublié, lui accorda les secours demandés. Mais ce n'était qu'une ruse, car il chargeait en même temps Eogan d'assassiner Naois. Le jeune prince mourut en effet assassiné, et sa veuve se donna la mort pour éviter aux poursuites de Konnor.

Trois héros célèbres vivaient pendant le règne de Konnor. Le plus illustre est Konnall. Il épousa Feidhlim, fille de Konnor. Comme gage de victoire, Konnall donna à Konnor la cervelle de Meisgéadhra pétrie avec de la boue ; mais le roi ne sut pas le garder et mourut dix ans plus tard (2).

Un autre roi de l'Ulster, Kimbaoth, fils de Flountan, a laissé son nom à l'histoire par ses combats contre ses deux cousins, Aod Ruadh et Diathorba, qu'il combattit pendant longtemps et avec lesquels il fit enfin la paix. Ils régnèrent successivement tous trois pendant un intervalle de quatre-vingt-quatre ans.

Eamhain, de la race des Foniens septentrionaux, autre roi de l'Ulster, se rendit aussi célèbre par la magnificence de sa cour qui fut fort chantée par les bardes.

En parlant de l'Ulster, nous arrivons à parler de Mongh-Ruadh, grande déesse des Nemedes. Trois traditions se rattachent à cette déesse ; voici ce qu'en dit M. d'Eckstein : "1o Trois princes issus d'Ir (3), prétendus monarques de toute l'Irlande, et fils de trois frères qui gouvernaient le royaume d'Ulster, régnaient chacun à son tour pendant vingt ans ou vingt-et-un ans. C'est là une disposition systématique particulière à cet arrangement de l'histoire irlandaise, et qui s'y reproduit constamment. On y voit toujours trois princes de la même race prendre alternativement les rênes du gouvernement pendant un espace de temps donné, ou se succéder régulièrement ; et tous périrent de mort violente. Cette artificielle combinaison ne laisse aucun doute à quiconque a étudié l'antiquité. Après s'être longtemps disputé l'empire, les princes dont nous parlons convinrent de régner sept années chacun et de se céder l'empire à l'amiable. Ces sept années répétées trois fois composent le total de vingt-et-un ans accordés à chacun des rois. De même, quand les Milésiens abordèrent en Irlande, trois dieux des Tuatha-Dadan, trois frères y régnaient ; ils se disputèrent l'empire jusqu'à ce que la même convention d'obtenir le pouvoir, au lieu de le partager, les eut conciliés. La reine Macha était fille de l'aîné, femme du cadet de ses frères. Elle se nommait Mongh-Ruadh, aux cheveux rouges ; son père, Aodh-Ruadh, se nommait aussi le rouge (Ruadh). Le second des cinq frères a cinq fils qui disputent l'empire à Macha, et ne veulent pas qu'une femme soit maîtresse du gouvernement. L'héroïne Macha, redoutable amazone, triomphe des cinq princes rebelles. Observons encore ce nombre de cinq constamment reproduit dans ces mythes irlandais dont on a fait de l'histoire. Par exemple, le père de Macha tue les cinq Luighaidh, qui se ressemblaient de figure comme de

(1) Fionn-Sneachta : neige blanche, mourut à Magh Inis, après un règne de quinze ans, pendant lequel l'Irlande fut couverte de neige.

(2) Des traditions postérieures au christianisme disent qu'il mourut en voulant venger la mort du Christ par un abattis d'arbre, sans doute parce qu'un tronc d'arbre avait servi au supplice de Dieu." (*Dict. Myt. Univ.*)

(3) Ir et Erreamhon eurent pour père Miles-Spain, chef des Miléadhs, qui avait épousé Scota. Ith ayant été assassiné par trois rois des Tuatha-Dadan aussitôt après avoir abordé en Irlande, ses compagnons emportèrent son cadavre, remontèrent sur leur vaisseaux, et vinrent demander secours à Miles-Spain, qui s'armant immédiatement, mit à la voile avec eux, et renversa la domination sacerdotale de l'Irlande. (*Dict. Myt. Univ.*)

nom. Ces cinq Luighaidh rencontrent dans la forêt où se sont cachés les cinq ennemis qu'elle a vaincus. Pour se rendre méconnaissable, elle voile ses cheveux rouges, puis elle s'approche de l'endroit où les frères venaient de faire rôti un ours sauvage. Les jeunes gens la regardèrent avec étonnement, et l'invitèrent à partager leur repas, ce qu'elle accepta. Un des princes, épris de ses charmes, lui demande une entrevue secrète qu'elle lui accorde. Dans ce rendez-vous Macha saisit le prince, le garotte, l'attache à un arbre, et revient trouver les quatre frères, qu'elle séduit tour à tour, attire dans des lieux écartés, et enchaîne séparément. Ensuite les ministres de Macha condamnent les princes à mort, mais Macha leur laisse la vie sous la condition qu'ils lui bâtiront un palais. Elle se sert de la grande aiguille qui retient ses cheveux pour tracer le plan de cet édifice, nommé *Ecmuin* (Eamhuin)-Macha, du nom de l'instrument employé pour en faire le tracé. Ce fut ensuite la résidence des rois de l'Ulster. 2o Suivant une autre version de la même fable, Macha est femme de Kruin, fils d'Adnamhuin. Il faut savoir que Néméd, époux de Macha, est aussi le fils de cet Adnamhuin, l'une des divinités des Tuatha-Dadan. Ainsi Kruin est Néméd lui-même sous une autre forme. Konnor, roi de l'Ulster, contraignit Macha à entrer en lice pour disputer le prix de la course à ses chevaux. Elle remporta le prix, et arriva la première au lieu où fut bâti le palais qui porte son nom. Elle était grosse, et accoucha de deux jumeaux, un garçon et une fille. Dans les douleurs de l'enfantement, saisie d'indignation contre la barbarie de Konnor, elle lança une malédiction contre les guerriers de l'Ulster. Pendant longtemps les héros du Clanna Rughraide furent en proie à des douleurs semblables à celles de l'enfantement. C'est le souvenir effacé d'un mythe fréquent dans les religions antiques et qui se rattache à la doctrine d'une nature active et passive, tour à tour souffrante et réhabilitée. Suivant cette croyance, les dieux changent de sexe, d'hommes deviennent femmes, de femmes hommes, et leurs sectateurs les imitent.—Cette Macha, continue M. d'Eckstein, cette Macha, déesse des Némèdes et des Tuatha-Dadan, des pontifes et des agriculteurs de l'ancienne Irlande, est transformée en amazone dans l'Irlande guerrière. Elle devient reine, elle reste établie dans l'Ulster, introduite dans son histoire ; et cependant, même à travers cette métamorphose, on voit encore percer le caractère de la vieille divinité, d'une déesse de la nature passive et active, au génie hermaphrodite. Au sexe de la femme, Macha joint le génie de l'homme ; elle est la seule femme qui ait gouverné l'Irlande ; elle adopte, encore enfant, Ugaine More, ce grand roi qui porte les armes milésiennes sur les rives de la Gaule et de l'Ibérie, où il exerce encore ses pirateries. Pour dernière preuve de l'identité de Macha avec la déesse des Némèdes, ajoutons que dans l'histoire de celle-ci, on voit également paraître quatre frères, quatre architectes. Ce sont quatre Fomoraices ou pirates établis dans l'Ulster ; ils oppriment Néméd et Macha, son épouse. Ils sont vaincus et forcés de construire un palais pour Néméd. Deux de ces frères se nomment Bog et Robhog : ce sont les Robhogdii de l'Ulster dont parle Ptolémée. Quand les Milésiens devinrent maîtres de l'empire, une partie des anciens pirates qui avaient quitté leur métier pour se confondre avec les aborigènes et devenir agriculteurs, furent contraints de bâtir des forteresses pour les conquérants, de même que dans les temps antérieurs ils avaient été forcés de construire des temples pour les druides. Tel est le sens de ce mythe défiguré des pirates architectes. Néméd fit égorger, selon la tradition, ces quatre architectes le lendemain du jour où le palais fut achevé. Il craignit qu'ils ne construisissent pour d'autres des palais aussi magnifiques que le sien. Doire Lighe fut le théâtre de ce meurtre accompli au lieu même où ils avaient terminé leur édifice, monument de leur génie. Chez beaucoup de peuples on retrouve la même fable : souvent le sang d'un homme arrose et consacre les murs du palais bâti pour le prince ; souvent aussi le cadavre de l'architecte lui sert de fondement. Des traditions toutes semblables se retrouvent parmi les Russes, les Scandinaves et les Serviens. Chaque temple où réside le dieu de l'univers, chaque palais où demeure le roi, pontife-guerrier qui représente cette divinité, offre le symbole du monde entier qui, selon beaucoup de mythes, a été cimenté par le sang d'un Dieu créateur de l'univers offert en holocauste pour conserver sa propre création. Les Fomoraices ou pirates enseignèrent, dit-on, aux Némèdes l'art de construire des maisons. Ensuite Néméd défricha douze forêts, douze maghs."

* *

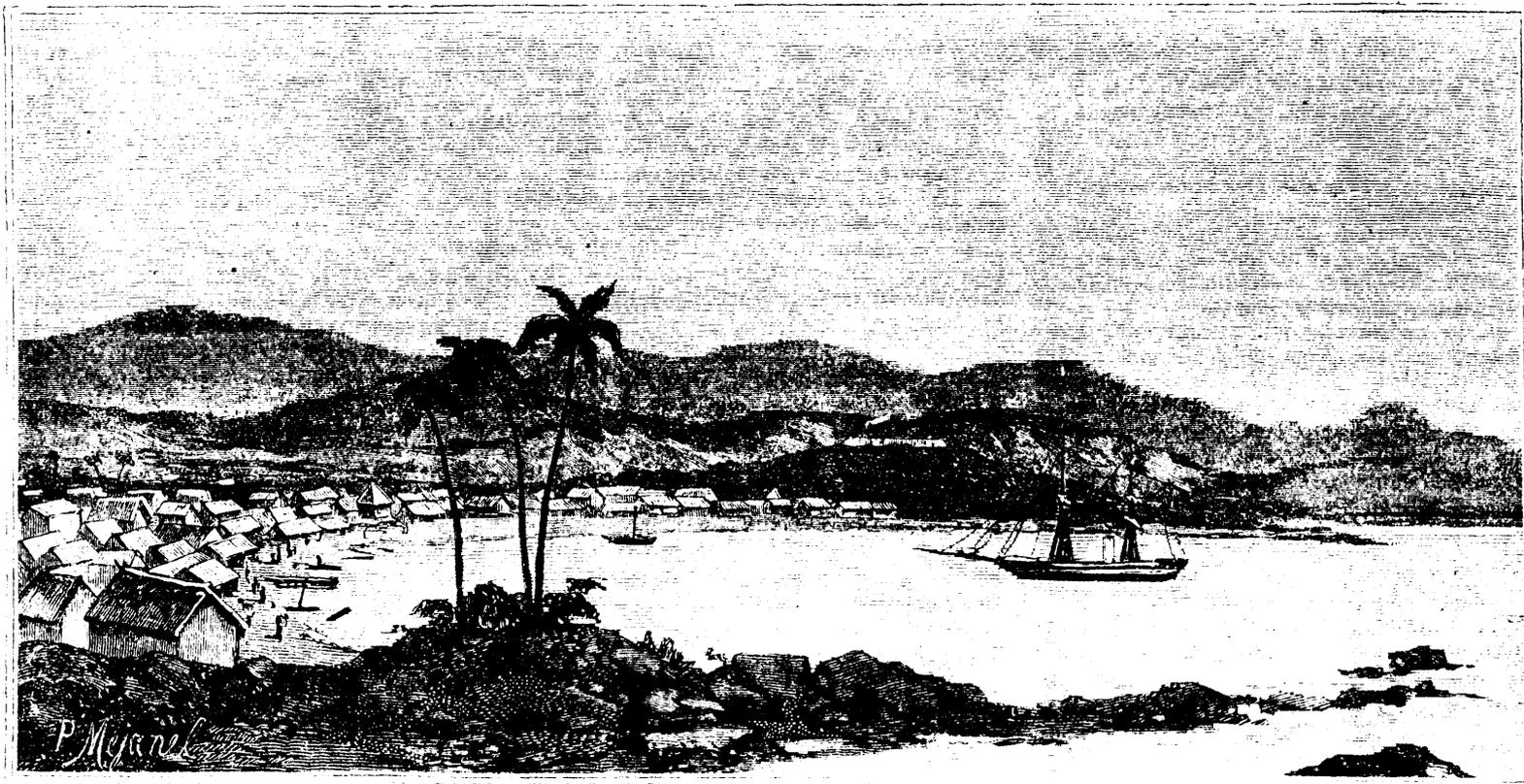
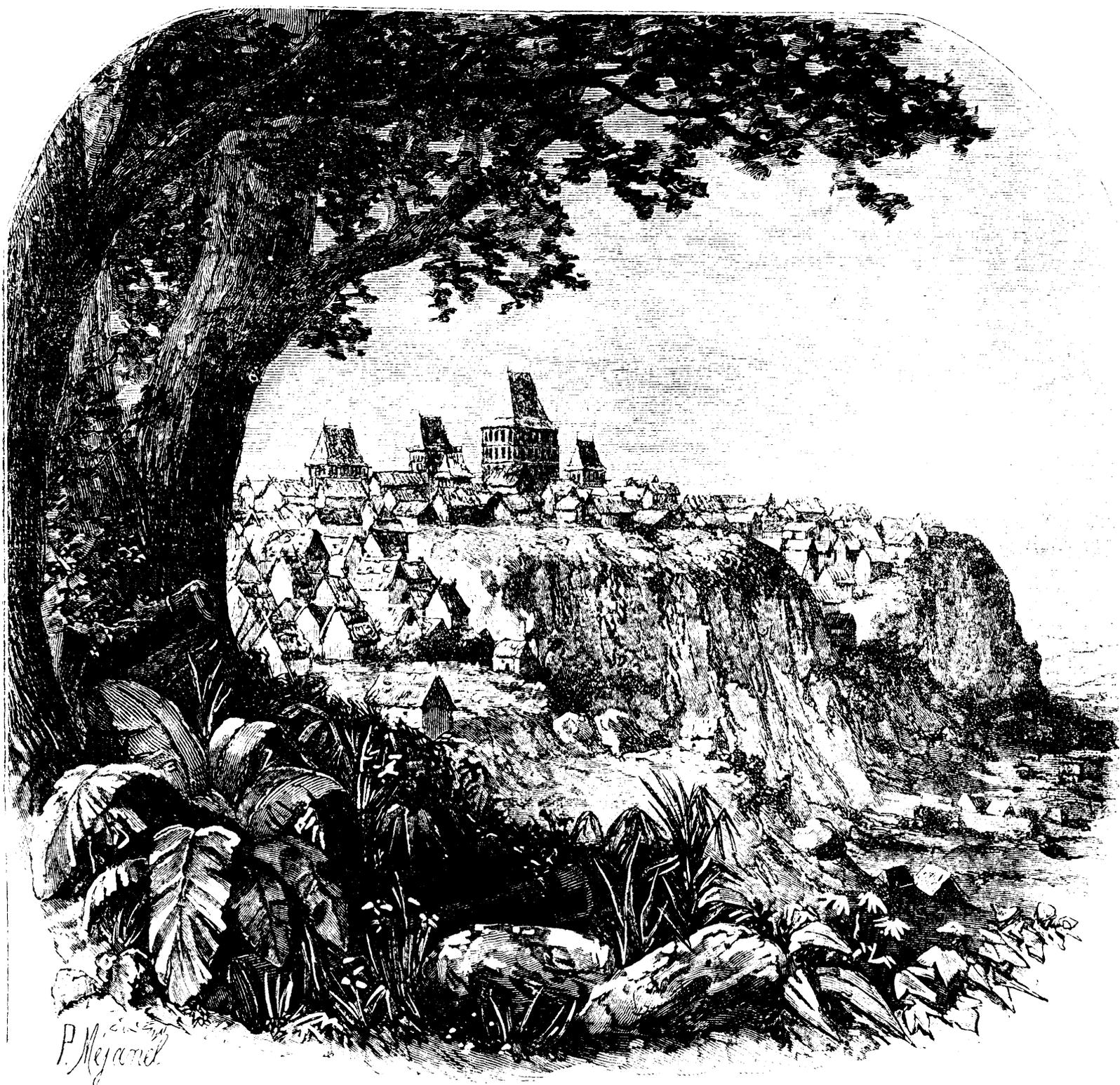
Nous pourrions citer beaucoup d'autres dieux et personnages fabuleux qui ont eu, eux aussi, leur part dans les récits préhistoriques de l'ancienne Scotie ; mais nous ne le ferons pas, pour ne pas trop nous attarder sur ce sujet.

Nous ferons remarquer seulement ici que même dans ces temps antiques et parmi ces peuples non civilisés on croyait à une divinité immortelle et supérieure à toutes les autres, que cette divinité était morte en

(1) Une troisième tradition lui donne deux compagnons lors de son expédition dans l'île d'Erin (*Dict. Mythol. Univ.*, par le Dr E. Jacobi, traduction de Th. Bernard)."

(2) "Certains mythologues lui donnent pour épouse Fial, qui a donné son nom à une rivière, la Feil." (*Dict. Myt. Univ.*)

(3) *Dict. Myt. Univ.*, etc.



MADAGASCAR. — Tananarive, capitale du royaume des Hovas. — Tamatave, bombardé et occupé le 11 juin par la division française, commandée par le contre-amiral Pierre. — (Dessins de M. Mériel. — (V. de la carte page 39.)

versant son sang. Est-ce que nous devons y voir une preuve que le christianisme était déjà introduit en Irlande? Nous sommes tenté de le croire, quoiqu'il n'y ait aucune autre preuve.

G.-A. DUMONT.

(A suivre)

PARIS ET PARIEURS

La mort tragique du capitaine Webb a été depuis huit jours le sujet de toutes les conversations. Et dans les propos revenait invariablement cette phrase :

—Comment les autorités ont-elles pu permettre un tel acte de folie?

Ceux qui parlaient ainsi ne se font pas la moindre idée des mœurs américaines. La vie d'un homme est tenue là-bas pour rien par les autres. Comment exigerait-on qu'il en fit cas lui-même?

La mode des paris, d'ailleurs, y est si profondément implantée, qu'il serait tout aussi difficile de les abolir là-bas que de supprimer en Espagne les courses de taureaux.

Tout le monde se rappelle la récente équipée du bon Dr Tanner. C'était, à coup sûr, un spectacle violemment répugnant et une tentative incontestablement folle. Ici encore on aurait cru, en Europe, l'intervention de la police nécessaire.

A New-York, on n'y songe pas une seule minute. Les curieux allaient, venaient, entraient insoucieux dans la salle où s'exhibait ce demi-cadavre. Et c'est en ricannant qu'à la sortie ils disaient :

—Il sera mort avant demain matin.

Imaginez vous, en plein Paris, une exploitation de ce genre. C'est probablement la foule elle-même qui se chargerait de pénétrer dans la boutique et de couper court à l'agonie volontaire de l'extravagant qui spéculerait sur ses propres souffrances.

* *

Le pari à l'état de passion n'est d'ailleurs pas d'origine américaine. Les Yankees le tiennent des Anglais de qui ils procèdent.

C'est en Angleterre que le pari a commencé par être une récréation nationale. Il y sévit encore.

Journellement des paris s'organisent à propos des coureurs. Depuis que les boxeurs sont traqués et que les combats de coqs sont interdits, le coureur est devenu la victime populaire.

Dans une salle spéciale, où l'on pénètre moyennant une faible rétribution, des hommes cruellement entraînés pour cet exercice terrible sont presque toujours sous vapeur.

Je veux dire qu'il y en a toujours quelqu'un qui est en train de gagner un pari—ou de le perdre.

En général, ce parti consiste en une somme prélevée sur les entrées. Maigre somme, ma foi! et c'est le Barnum de la chose qui empêche le plus gros bénéfice, et les malheureux desquels il vit ne réclament pas. Ils subissent sans protester les conditions léonines qu'on leur impose.

De quoi s'agit-il?

Le plus souvent de marcher sans interruption pendant une semaine. Deux heures de sommeil par nuit sont accordées aux coureurs. Pas une minute de plus. Il faut qu'ils mangent ou qu'ils boivent tout en marchant.

Durant les deux ou trois premiers jours, tout va à peu près bien, l'habitude aidant.

Mais à partir de ce moment, cela devient hideux.

A chaque visite nouvelle, on peut constater les progrès de la décomposition vivante chez ces êtres que la fatigue prend à la gorge, que l'insomnie torture, que l'épuisement terrasse.

Les yeux s'enfoncent dans l'orbite, la bouche est secouée par un tremblement involontaire. Les muscles des jambes font des saillies et des nœuds, la maigreur progresse avec une rapidité terrifiante.

La démarche devient titubante. Les infortunés n'entendent plus, voient à peine, ne comprennent plus quand on leur parle.

Ce sont des automates qui, machinalement, continuent de mettre un pied devant l'autre, presque inconscients de ce qu'ils font.

Il n'est pas, en vérité, de plus abominable invention. Les Anglais se regalent avec frénésie de ce plaisir sauvage!

* *

En Amérique, les coureurs abondent aussi.

Il en est qui parient de marcher pendant mille heures sur une planche longue de deux mètres, à raison d'un mille par heure.

C'est une combinaison qui a fait fureur un moment.

Quand Blondin, autre héros du Niagara, plus heureux, celui-là, eut l'idée de tenter son fameux passage sur la corde raide, un journal, un seul, fit entendre une timide protestation, se demandant s'il était bien digne d'un pays civilisé de tolérer cette expérience périlleuse.

Il y eut un tollé contre la feuille timorée et les auto-

rités s'empressèrent de faire dire à Blondin que les chemins lui étaient ouverts.

Un détail curieux à ce propos. Détail qui atteste à quel raffinement de pufisme on en est arrivé là-bas. Quelques jours avant l'ascension flamboyèrent des annonces et des affiches proclamant que, *seule de toutes les compagnies d'assurances, la compagnie la *** avait consenti à assurer Blondin sur la vie.*

Suivait naturellement un éloge bien senti de cette compagnie audacieuse et solide à la fois qui... etc...

Là-bas, on le voit, la vie humaine est, avant tout, prétexte à spéculation.

Rien d'étonnant dès lors à ce que l'on ait trouvé tout naturel que le capitaine Webb marivaudât avec les rapides du Niagara.

En ce pays on est habitué à voir tous les jours les hommes se jouer eux-mêmes à pile ou face.

PIERRE VÉRON.

Paris, 3 août 1883.

LE CHATEAU DE CHAMBORD

Il est des noms fatidiques, des sujets en apparence épuisés et rebattus, autour desquels l'esprit inquiet revient toujours, parce qu'ils gardent dans leur obscurité mystérieuse l'irrésistible attrait qui s'attache aux problèmes de l'avenir.

Chambord, cent fois décrit, et sur lequel historiens, poètes et philosophes semblent n'avoir laissé rien à dire, demeure ainsi, malgré tout, une de ces attractions vers lesquelles se porte involontairement la pensée, parce que l'anxiété du patriotisme associe invinciblement à leur énigme le secret même de nos destinées.

Voisin du palais triste et grandiose, j'ai subi la tentation de le revoir, de parcourir encore ses salles nues et ses galeries désertes, en interrogeant tout bas la majesté de sa solitude. Mais ne craignez pas que je vous raconte une fois de plus son histoire, ressassée dans tous les livres et dont j'ai crayonné ici même les plus intéressants souvenirs. Ecartant, au contraire, tous les détails connus et toutes les anecdotes banales qui peuplent les Guides, je voudrais ajouter une page inédite aux annales si variées de la royale demeure, et éclairer sa mélancolie d'un rayon et d'une espérance.

* *

Quand, pour la première fois, M. le comte de Chambord vint en France, en 1871, quelques semaines seulement après la Commune, il arriva à Paris vers cinq heures du matin et se fit immédiatement conduire devant les ruines des Tuileries. Il voulait revoir son berceau et le théâtre lointain de ses premiers souvenirs. Mais, en apercevant le palais en cendres et les fers tordus et noirs du balcon jadis dorés d'où le vieux roi Louis XVIII l'avait présenté au peuple, il fut saisi d'une telle émotion qu'il pleura, et, tombant à genoux sur la terre nue, il demeura un instant comme anéanti dans les larmes et la prière...

Le même jour et à peu près à la même heure, un autre étranger, plus jeune et non moins ému, errait autour du même palais, en contemplant ses tristes décombres et en y cherchant aussi la trace d'impressions passées : c'était M. le comte de Paris, descendant de wagon et voyant également la France pour la première fois.

La rencontre, absolument authentique, n'est-elle pas saisissante et tout à fait digne d'inspirer un Shakspeare ou un Bossuet?

Les deux exilés de la veille ont pu se croiser là sans se reconnaître, et il semble que la Providence, par une combinaison étrange et mystérieuse, ait voulu mettre ainsi face à face, devant les ruines du palais de leurs ancêtres, les deux princes, innocents de nos révolutions et de nos erreurs, qui devaient, un peu plus tard, se jeter patriotiquement dans les bras l'un de l'autre, afin de mieux assurer les réparations de l'avenir!

* *

M. le comte de Chambord avait averti M. Thiers de sa présence. Par un sentiment de haute délicatesse, il n'avait pas voulu que le chef du gouvernement fût prévenu par d'autres que par lui-même de son arrivée, et il l'informait en même temps qu'il se rendait au château de Chambord, où l'abrogation des lois d'exil l'autorisait d'ailleurs à établir sa résidence.

Il était accompagné de M. de Monti, le Breton fidèle que la mort seule a pu détacher de son maître. Après une journée passée curieusement à visiter Paris en voiture, il continua sa route sur Blois où il descendit, après minuit, à l'Hôtel d'Angleterre, au pied du sombre château des Valois. Tout le monde y dormait, et c'est un simple garçon de service—auquel le prince aurait pu dire, comme son aïeul Philippe errant au hasard dans la campagne de Crécy : "Ouvrez, c'est la fortune de la France!"—qui lui donna pour quelques heures l'abri sommaire d'une chambre d'auberge.

Dès l'aube, et avant que l'hôtel et la ville, sortis du sommeil, eussent repris leur mouvement ordinaire, le

voyageur inconnu partait dans un pauvre coupé de louage pour Chambord, dont la masse imposante et silencieuse apparaissait bientôt à ses yeux dans un large encadrement de grands chênes.

La duchesse de Berry avait visité Chambord en 1828, pour en prendre officiellement possession, mais son fils ne l'avait jamais vu. Quelle impression dut-il ressentir quand, aux premiers rayons du soleil illuminant les clochetons et les coupoles, il embrassa du regard cette incomparable demeure où tous les rois ont vécu, depuis François I^{er} jusqu'à Louis XIV, et dont il porte depuis quarante ans le nom dans l'exil? Quelle vision du passé dut brusquement lui apparaître, et aussi sans doute quel rêve de l'avenir!...

C'était un lundi de juillet, à sept heures du matin, quatre jours avant le manifeste fameux daté de ce coin de Sologne et qu'a enregistré l'histoire. Rien n'avait été préparé pour recevoir le prince, qui dut s'installer dans le logement du régisseur, M. Arnoux, vieux serviteur blanchi sous le harnois, qui administre le domaine depuis près d'un demi-siècle, et qui se confondit de n'avoir pas mieux à offrir à son roi que les chambres modestes d'une dépendance du palais. Mais M. le comte de Chambord tient d'Henri IV pour la simplicité des façons, et il s'accommoda de la meilleure grâce de cet arrangement improvisé.

Le comte de Blacas, appelé par télégraphe, accourut le soir même, et la petite colonie royale, dont personne ne soupçonnait encore la présence, put examiner tout à l'aise le château, en devisant de la situation générale du pays.

On sait que le parc, de cinq mille cinq cents hectares, est entouré d'une muraille de huit lieues de pourtour, avec cinq portes fermées chaque soir sur le village qu'il contient;—enclave originale, qui fait de cette commune toute royaliste comme une petite souveraineté indépendante au cœur même de la République.

En janvier 1871, une des portes du parc, enfoncée par le canon prussien, livra passage aux envahisseurs; mais quand ils approchèrent du château, une poignée de mobiles et de francs-tireurs, cachés dans le bois, les accueillit avec un feu si nourri, que les uhlands durent arriver en nombre pour rester maîtres du terrain. La vieille demeure du maréchal de Saxe ne pouvait se résigner à capituler sans combat, et l'on voit encore sur la grosse tour de François I^{er}, comme sur une cuirasse criblée par les balles, le trou des projectiles allemands dans la pierre.

M. le comte de Chambord regarda longuement ces cicatrices, en donnant l'ordre de les respecter;—et, je le répète, elles sont toujours là, presque saignantes, comme un outrage qui attend sa réparation.

Puis le prince, évoquant avec à-propos un souvenir curieux de notre histoire, se plut à rappeler à son entourage que c'est à Chambord même que fut signé par Henri II, avec les princes protestants d'Allemagne détachés de la cause de Charles-Quint, le traité qui devait assurer Metz à la France.—Le rapprochement est singulier, et qui oserait dire que la restitution de notre citadelle en deuil ne sera pas un jour signée au même lieu?...

Dans le petit hôtel à l'enseigne de Saint-Michel, où descendent habituellement les visiteurs du château, la salle à manger montre un portrait du comte de Chambord, au-dessous duquel se déroule une carte de France ingénieusement conçue qui porte, au lieu du nom de chaque province, l'indication du roi qui l'a conquise ou annexée au territoire;—carte expressive que la Monarchie saura compléter à son heure, et qu'en attendant il serait peut-être juste et patriotique de mettre dans nos écoles à la place du Manuel diffamateur de Paul Bert!

* *

Arrivé au château le lundi matin, M. le comte de Chambord y est resté jusqu'au jeudi soir, c'est-à-dire quatre jours, pendant lesquels fut délibéré le manifeste célèbre du 5 juillet qui souleva, contre le rétablissement de la Monarchie, des objections dont nous subissons encore les tristes conséquences.—C'est là, dans le petit salon du régisseur, que le document fut écrit; c'est là que le prince reçut les membres de l'Assemblée envoyés par les fractions monarchiques pour s'entendre avec lui sur les conditions de la royauté; c'est là que l'évêque d'Orléans, le duc de Bisaccia, le comte de Maillé, le vénérable M. Laurentie et quelques autres se firent les organes éloquentes et respectueux des sentiments qui leur paraissaient être ceux du pays; c'est là que se passa la scène historique et mémorable qui est la dernière page des annales si mouvementées de Chambord.

Mais *incedo per ignes*, et Dieu me garde de remuer davantage ces souvenirs brûlants!

Le jeudi soir, à la tombée de la nuit, M. le comte de Chambord quitta le château pour regagner Frohsdorf, et depuis onze ans il n'y est jamais revenu.

C'est le seul domaine qu'il possède en France. Il avait bien reçu, par héritage, une certaine étendue de forêts du côté des Vosges, mais l'Etat, sous les précédents régimes, ayant contesté sa propriété, il les vendit après l'arrêt qui proclamait son droit, en vue d'éviter

sans doute le retour des longues difficultés judiciaires qu'une révolution nouvelle pourrait entraîner.

C'est un octogénaire, jadis son précepteur—M. Barande—devenu l'administrateur général de tous ses biens, qui est chargé de la gestion supérieure de Chambord, et vient, tous les deux ans, de Prague où il réside, examiner les choses et régler les comptes. Le domaine rapporte environ 150,000 francs, qui sont absorbés et au delà par le simple entretien du monument et les réparations les plus essentielles. Quant à restaurer le château d'une façon digne de son passé, l'œuvre exigerait des dépenses dont un souverain seul pourrait faire le sacrifice, et devant lesquelles a reculé Napoléon. Un instant, il eut la pensée d'assigner cette magnifique demeure à Ferdinand VII et aux princes d'Espagne, mais le devis d'appropriation et d'ameublement qui lui fut présenté par son architecte Fontaine, s'élevait à *neuf millions*, et il y renonça. Peut-être faudrait-il aujourd'hui le double pour rendre au vieux palais, à ses immenses galeries, à ses hautes salles, à ses cinquante escaliers sculptés, à ses 440 chambres, à son donjon, à ses tourelles, à son immensité merveilleuse toute leur ancienne splendeur.—Un roi peut seul affronter une pareille entreprise, parce qu'il aurait le sentiment d'ajouter à la gloire artistique de la France, en restituant noblement au pays la meilleure part de la dotation faite à la couronne.

* *

En attendant, les visiteurs affluent de tous les points de l'Europe et du monde—curieux, empressés de voir; artistes avides d'admirer; pèlerins pénétrés d'émotion, de foi et d'espérance! Dix mille environ passent ainsi chaque année sous les voûtes fleurdelysées, dix mille appartenant, comme dit l'Évangile, à toute race et à toute tribu!

Il m'a été permis de feuilleter les registres ou, depuis quarante ans, ces légions de visiteurs inscrivent leur nom, avec la trace souvent pittoresque des impressions ressenties—collection déjà volumineuse et semée de curiosités piquantes!

Que de vœux, de soupirs, de serments de fidélité dans ces pages bariolées où les hauts titres nobiliaires se confondent avec les appellations plébéiennes! Que de regrets, que d'élan—et aussi que de courtoiseries discrètes et que d'inscriptions prises en vue d'un avenir possible et grandissant!...

Il y a là des vers, des maximes, des citations en toute langue: en anglais, en italien, en allemand, en russe, en latin, en grec. Tous les poètes et tous les penseurs y sont mis à contribution: Victor Hugo coudoie Saint-Jean Chrysostome, et Virgile avoisine Chateaubriand.

Le fameux hémistiche *Tu Marcellus eris!* revient un nombre incalculable de fois avec la plus inébranlable conviction, et un vieillard illustre a écrit d'une main ferme: *Dum spiro, spero!*

Faut-il citer des noms? Un volume n'y suffirait pas, je me borne à en détacher quelques-uns d'un intérêt plus particulier.

Parmi les hommes politiques: Falloux, Tocqueville, Kerdrel, Buffet, Drouyn de Lhuys, Duvergier de Hauranne, Calmon, Lanjuinais, Waddington, Janvier de la Motte, Augustin Filon, le précepteur du prince impérial, Trochu, Ducrot, le maréchal Niel, baron Douville de Maillefeu, Adolphe Cochery, avocat à la Cour d'appel et depuis ministre inamovible des postes, etc.

Parmi les poètes, les écrivains et les artistes: Lamartine, Béranger, Mérimée, Michelet, Ozanam, Augustin Thierry, la Malibran, Ingres, Isabey, Paul Baudry, Froment-Meurice, Pils, Barbedienne, Clément de Ris, Rochebrune, Maxime du Camp, Patin, Marmier, Quicherat, Mézières, Gustave Nadaud, Delpit, Carvalho, Récapé, le grand marchand d'antiquités artistiques qui, après avoir décoré tant de riches demeures, rêve peut-être de meubler Chambord pour couronner sa carrière!

Puis, au hasard: la princesse de Solms, devenue Mme Ratazzi, le marquis de Caux, devenu..., Macaulay, le Tacite anglais, le comte d'Apponyi, la princesse des Ursins, la comtesse de Sombreuil, Trousseau, Nélaton, Offenbach, enfin Brébant, naturellement préoccupé de tout ce qui concerne la restauration...

Depuis la guerre, c'est-à-dire depuis que la patrie leur a été rendue, tous les princes d'Orléans sont venus visiter Chambord qui, simple pavillon de plaisance et de chasse au quatorzième siècle, appartenait alors à la maison d'Orléans, et ne fut réuni au domaine de la couronne qu'un siècle plus tard, par l'avènement de Louis XII au trône; de sorte que, sur ce terrain même encore, les deux branches de Bourbon se rencontrent et se donnent la main...

Le registre de 1877, en tête de ses premiers feuillets, porte cette signature tracée d'une plume élégante et virile: Thérèse-Christine-Marie, impératrice du Brésil.

Le volume de 1878 laisse voir une autre signature de princesse, plus indécise et modeste, et dont l'allure effacée semble avoir un air de mélancolie.

On lit: Marguerite de Bourbon... C'est la petite-fille de la duchesse de Berry et la fille de la duchesse de Parme, devenue femme de don Carlos.

Elle est venue deux fois à Chambord, y séjournant

des semaines entières dans la solitude et la rêverie, avant d'aller à Rome, à l'ombre des églises et des tombeaux, cacher sa vie d'exil et de prière...

* *

Voilà Chambord dans sa majesté désolée.

Quel sort lui réserve l'avenir?

En 1814, au milieu de la débâcle de l'Empire, la voiture du sacre de Napoléon, par un hasard étrange, fut remise dans le grand donjon de François I^{er}. Qui sait si la tour colossale n'est pas destinée à recevoir une autre voiture de gala, au lendemain d'un nouveau sacre?...

On peut dire hardiment que la Monarchie est faite dans les esprits, et qu'elle n'attend plus qu'un accident pour devenir une réalité féconde.—Quand et comment cet accident sauveur se produira-t-il?

En attendant, je copie sur le registre de Chambord, parmi les annotations les plus récentes, cette simple et vieille maxime qu'a rappelée l'un des derniers visiteurs, M. le comte de Civrieux, avant de signer: "Aide-toi, le ciel t'aidera..."

PH. DE GRANDLIEU.

Paris, 1883.

NÉCROLOGIE

Noyés, à Yamaska, le 8 courant, les deux fils de M. Paradis, chef de police de Montréal, Eugène et Emile, âgés respectivement de 18 et 20 ans. Ils étaient en compagnie d'un jeune homme nommé Michaud, qui a partagé leur sort. Ils se promenaient tous trois en chaloupe. L'embarcation chavira. Ils ne savaient nager ni l'un ni l'autre.

Les corps des deux frères Paradis ont été ramenés à Montréal, et vendredi le service funèbre a eu lieu à l'église Saint-Jacques, au milieu d'un grand concours de citoyens qui ont voulu donner un témoignage de sympathie à la famille éplorée.

Le 11 courant, à l'âge de 18 ans, Adolphe Langelier, fils unique de l'hon. M. François Langelier, maire de Québec. Les funérailles ont eu lieu avant-hier. Nos compliments de condoléance à la famille.

CHOSSES ET AUTRES

Le nombre des décès cholériques diminue en Egypte.

L'hon. M. Chapleau est parti de Québec samedi pour une tournée dans les provinces maritimes.

Bientôt paraîtra un joli volume contenant les discours, écrits et poèmes concernant le Canada, et composés par Son Excellence le marquis de Lorne.

L'hon. M. Joly a été nommé vice-président du congrès forestier américain qui s'est réuni, mercredi, 8 courant, à St-Paul, Minnesota.

Le jeune Michaud, qui s'est noyé avec les jeunes Paradis, était âgé de 17 ans et était le fils de M. Michaud, ingénieur civil du gouvernement.

L'état du comte de Chambord inspire de nouvelles inquiétudes. Le malade serait de temps à autre en proie au délire.

Les hons. MM. Laurier et Chapleau, et M. L.-H. Fréchette ont assisté à la convention nationale qui a eu lieu à Plattsburg.

Il est probable que lord Coleridge, juge en chef d'Angleterre, viendra à Halifax, où on se propose de lui faire une belle réception.

Le marquis de Lorne et la princesse Louise séjourneront, paraît-il, à Québec, jusqu'à l'arrivée de lord Lansdowne.

Le choléra a éclaté à Beyrouth, en Syrie. Ce fait a créé beaucoup d'alarme dans les cercles commerciaux en Angleterre.

Sir Hector Langevin a donné ordre de continuer les travaux commencés l'année dernière pour réparer l'ancien fort de Chambly.

M. Landry, député de Montmorency aux Communes, est parti pour l'Europe. Ce monsieur doit visiter la France et se rendre ensuite à Rome.

L'*Abeille*, de Lowell, dit que les Canadiens se repatrient en grand nombre, et que depuis un an le nombre des familles émigrées a été peu considérable.

Le Dr Sterry Hunt, de Montréal, président de la So-

ciété Royale du Canada, est allé à Minneapolis, assister aux réunions de l'association des sciences appliquées.

Krazewski, l'auteur polonais, arrêté à Berlin, et dont nous avons publié le portrait, a été remis en liberté après avoir fourni un cautionnement de 30,000 marcs.

Deux batteries d'artillerie du Canada sont arrivées au camp de Shæburyness (Angleterre), où elles prendront part au concours de tir de l'association d'artillerie nationale.

M. Jules Avonssolm, professeur de chimie organique, à Paris, vient de recevoir l'ordre de se rendre en Egypte pour y étudier les caractères de l'épidémie cholérique.

Au consistoire qui vient de se tenir, le pape a nommé huit évêques pour le Portugal, deux pour la France, deux pour le Mexique, un pour la Colombie, un pour l'Autriche, huit pour l'Italie.

Une dépêche à sensation de Chicago prétend que des agents secrets du gouvernement canadien auraient découvert un complot tramé pour détruire le canal Welland au moyen de matières explosibles.

Mgr Lorrain, vicaire apostolique de Pontiac, vient d'être l'objet d'une ovation enthousiaste de la part des catholiques français et anglais de Mattawan, où Sa Grandeur était en visite pastorale.

Mercredi, le 29 août courant, aura lieu la consécration de l'église de St-Ignace du Côteau-du-Lac. Sa Grandeur Mgr de Montréal fera lui-même la consécration. Les messieurs du clergé sont spécialement invités à y assister.

Sir Charles Tupper a adressé de Londres, au département de l'agriculture, copie d'une circulaire au sujet des précautions à prendre pour l'invasion du choléra, publiée par le conseil d'hygiène de la cité dans le cours du mois dernier.

On a expédié à la congrégation des Rites les pièces relatives au procès apostolique *de famâ in generis* dans la cause de béatification et canonisation de la vénérable Marguerite Bourgeoys, fondatrice des Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, à Montréal.

M. Robinson, un missionnaire à Madagascar, confirme le rapport que les troupes françaises à Tamatave sont de beaucoup inférieures en nombre aux troupes indigènes. Le commandant attend l'arrivée des renforts promis pour poursuivre ses opérations.

Le prince Georges, fils du prince de Galles, arrivé la semaine dernière à Halifax, à bord de la corvette *Canada*, est né le 11 juin 1865. Le jeune prince a déjà fait un voyage autour du monde sur la *Bacchante*, en compagnie de son frère aîné, le prince Albert-Victor.

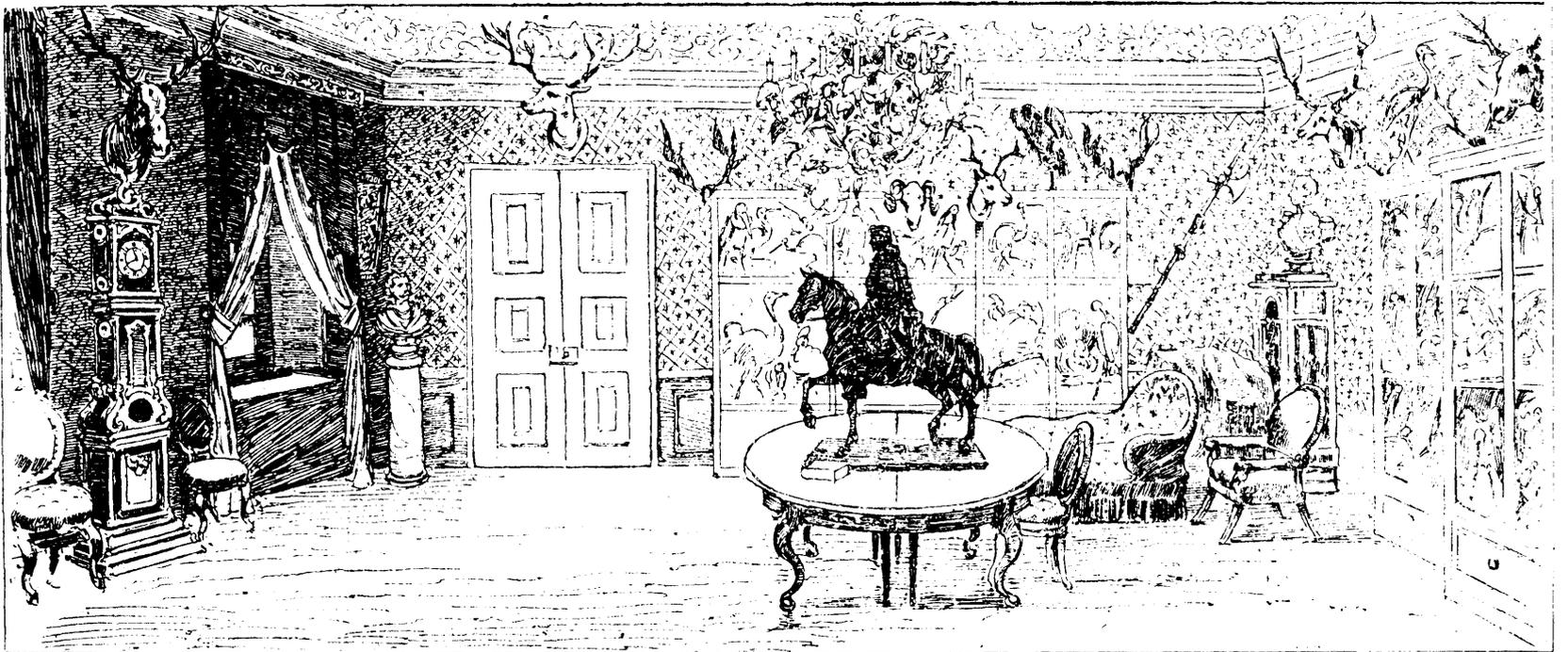
M. Ferdinand Gagnon doit entreprendre l'histoire des paroisses canadiennes aux États-Unis. C'est une excellente idée, qu'il est en mesure plus que personne de mener à bonne fin. Outre l'expérience qu'il a acquise durant son séjour prolongé au milieu de nos compatriotes émigrés, M. Gagnon est un écrivain très correct et tout à fait à la hauteur d'un pareil sujet.

On assure que Mme Sarah Bernhardt, abandonnant à son fils et à M. Derembourg la direction des théâtres de la Porte Saint-Martin et de l'Ambigu, aurait signé, il y a quinze jours, un engagement, pour venir jouer *Fédora* en Amérique. Conditions: départ en octobre, cent représentations à dix mille francs chaque. M. Merai serait du voyage et tiendrait le rôle de Berton.

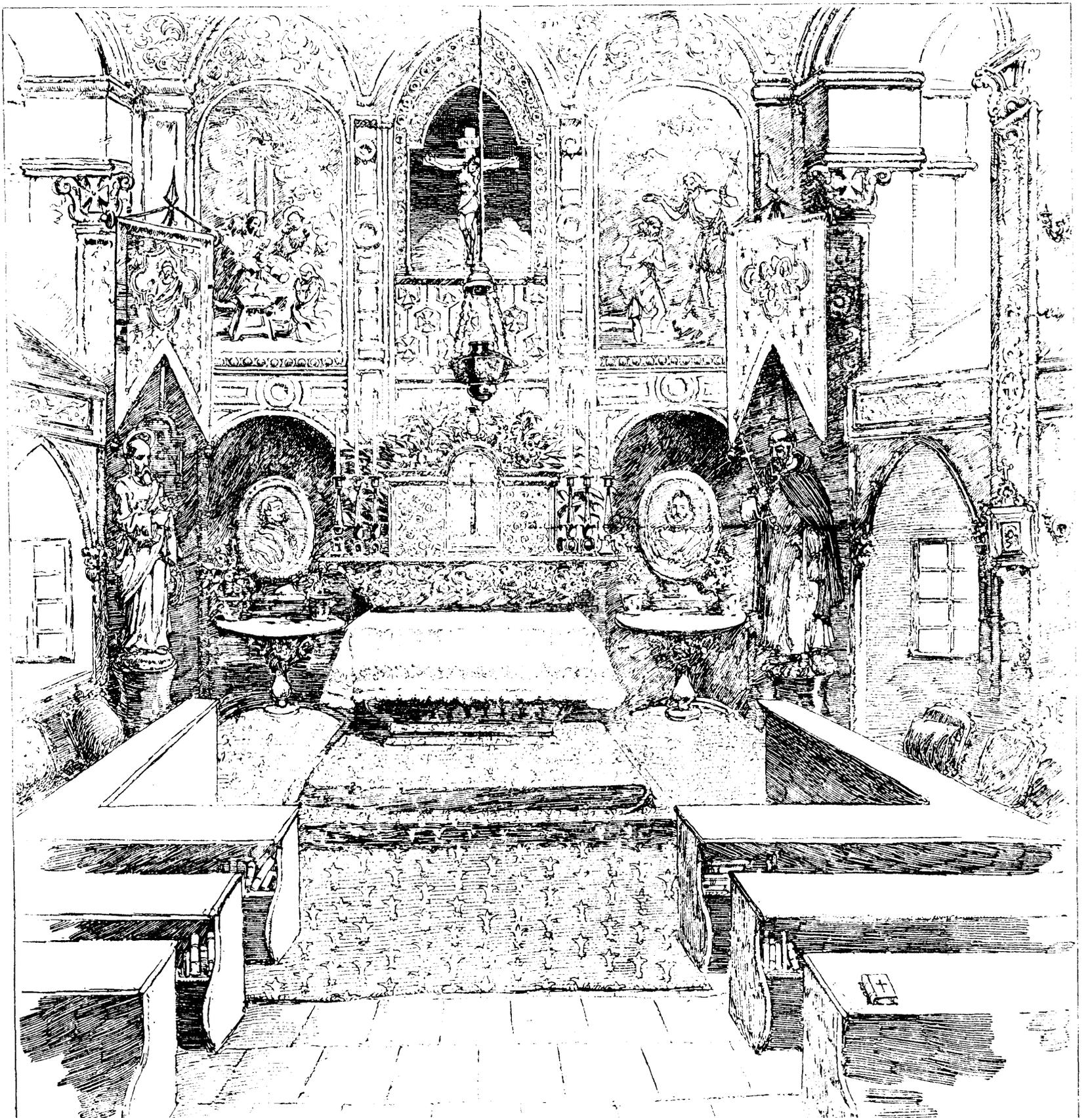
La chasse du buffalo sera peu abondante cette année. On ne trouve plus de troupeaux que sur les bords de la rivière Missouri. Un grand nombre de buffalos sont aveugles par suite des feux de prairie. La plupart sont jeunes et maigres. Avant deux ans, les buffalos seront complètement disparus. Ils sont resserrés dans une partie de l'ouest qui n'a pas plus de 200 milles de longueur sur 150 de largeur. C'est dans cet endroit que se trouve les derniers survivants des immenses troupeaux qui erraient jadis dans l'Ouest. Six mois de chasse constante suffiraient pour les détruire complètement.

Pommes de terre à l'anglaise.—Les pommes de terre étant cuites à l'eau de sel et épluchées, faites fondre dans une casserole un fort morceau d'excellent beurre; coupez en tranches les pommes de terre et jetez-les dans ce beurre en ajoutant sel et poivre; sautez le tout, évitez que le beurre ne tourne en huile, et servez.

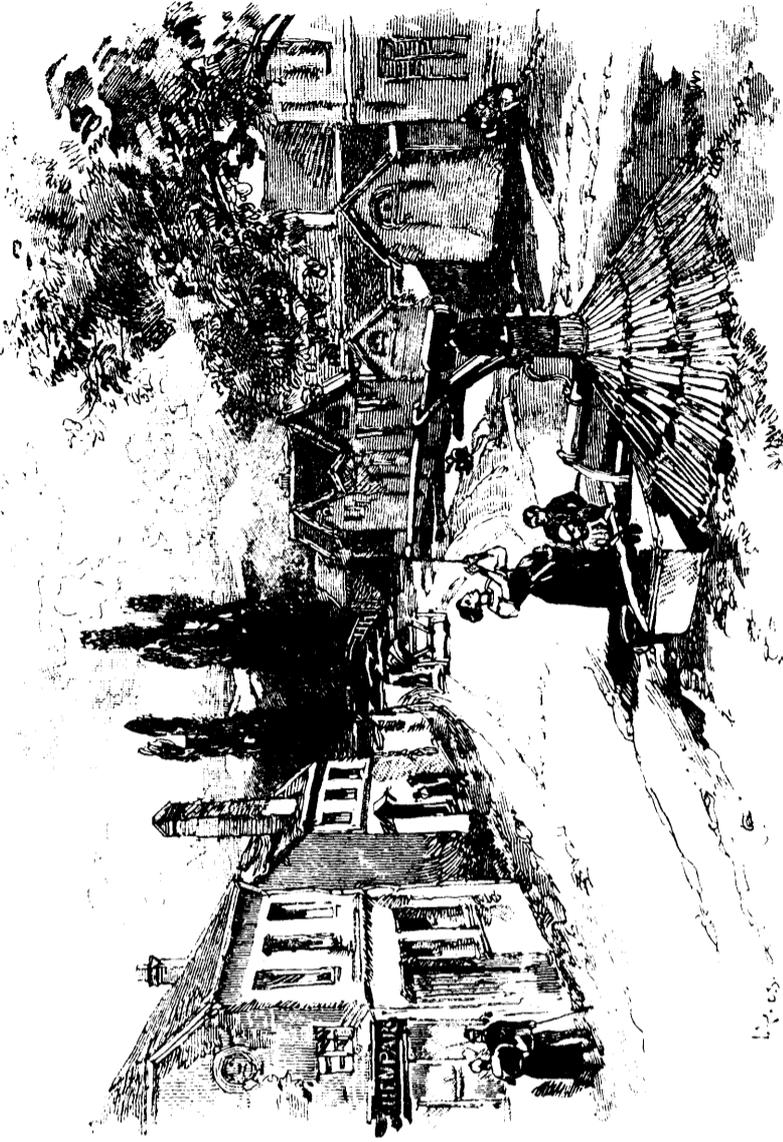
Messieurs.—Je fais usage depuis quelque temps de vos Amers de Houblon pour les maladies du foie et de la vessie. Ce remède a opéré une cure que quatre médecines n'avaient pu obtenir. Son effet m'a paru comme magique.—W. L. CARTER.



FROHSDORFF. — Le salon des Oiseaux au Château. — (Dessin de M. Samuel Urrabieta, d'après les croquis de M. Dick, notre envoyé spécial.)



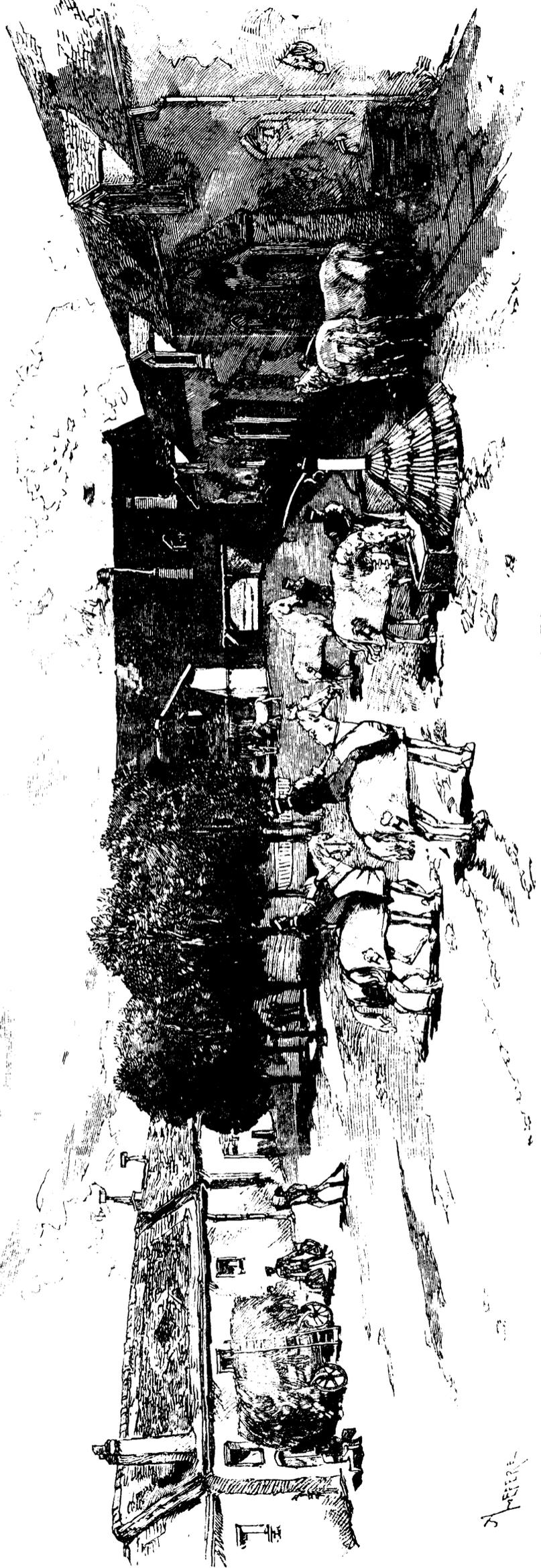
FROHSDORFF. — La Chapelle du Château. — (Dessin de M. Samuel Urrabieta, d'après les croquis de M. Dick.)



La rue du village de Frohsdorff.



Vue d'ensemble du Château et du Village de Frohsdorff, prise des bords de la Leitha



La cour intérieure des écuries et remises du Château.

FROHSDORFF. — (Dessins de M. Lepère, d'après les croquis de M. Dick.)

LE MOULIN ROUGE

PROLOGUE

LE MARIAGE DE LASCARS

V
LE JEU

Les premiers mots qui frappèrent l'oreille du baron de Lascars furent ceux-ci, prononcés par une voix joyeuse et bien timbrée :

—Messieurs, je perds soixante mille livres, sans compter les cent mille écus que j'avais gagnés et qui sont repartis... Pour une seule nuit, c'est assez. Vous trouverez bon que je m'en tienne là et que j'abandonne les cartes... Je cède ma place à un plus heureux...

En disant ce qui précède, un jeune homme quitta le siège sur lequel il était assis devant une table de jeu qu'entourait des parieurs et des curieux empressés.

Ce jeune homme était le marquis d'Hérouville, dont nous avons entendu Cydalise parler à Lascars.

Toute la personne du marquis justifiait la réputation d'éclatante beauté dont il jouissait à la cour et à la ville. Rien ne se pouvait voir de plus noble et de plus charmant à la fois que les traits de son visage et que l'expression de sa physionomie fière et spirituelle. L'exquise douceur de son sourire tempérait et faisait oublier ce que son regard offrait de hautain et d'impérieux. Une jolie femme aurait envié l'éclat de son teint qui, cependant, n'avait rien d'efféminé, et la finesse de ses mains patriciennes.

Agé de trente ans, tout au plus, très grand seigneur, très immensément riche et plein de fougue, le marquis menait une existence forcement dissipée; il abandonnait Versailles pour Paris aussi souvent que son service ne le retenait pas au château, jouant largement, perlant gaïement, donnant sans compter, et conservant jusque dans ses folies quelque chose de noble et de délicat, parfaitement d'accord avec sa nature loyale et chevaleresque.

Tel était Philippe-Amédée-Tancrède d'Hérouville au moment où nous le présentons à nos lecteurs.

—Est-ce vous qui me remplacerez, La Guette? reprit M. d'Hérouville en s'adressant à l'un des deux gentilshommes qui faisaient ce soir-là, comme lui, leurs débuts dans la maison.

—Volontiers, répondit le comte de La Guette.

—Vous ne craignez donc pas que ma place vous porte malheur? poursuivit le marquis en riant.

—Ma foi non, changement de main, changement de veine! un vieux proverbe des joueurs l'affirme. Je vais peut-être vous venger, et je conseille à notre ami Noizay de prendre garde à lui...

Le chevalier de Noizay était l'heureux adversaire du marquis d'Hérouville, à qui, nous le savons, il venait de gagner soixante mille livres.

Le vicomte de La Guette s'assit et une nouvelle partie s'engagea.

La chance tourna presque aussitôt et se montra cruellement hostile à celui qu'elle avait favorisé jusqu'à ce moment.

En moins d'une demi-heure les rouleaux d'or amoncelés devant M. de Noizay s'étaient fondus comme un tas de neige sous les rayons du soleil d'avril.

—Votre revanche, dit La Guette.

Le chevalier consulta sa montre.

—Grand merci de cette offre courtoise, répliqua-t-il ensuite, mais je ne puis en profiter.

—Pourquoi donc?

—J'ai, cette nuit, certain rendez-vous, dont l'heure est même un peu passée... La crainte de faire Charlemagne me clouait sur mon siège, mais, maintenant que de mes gains il ne me reste pas un sou, je me sens le droit de me retirer et j'en use; bonsoir, messieurs.

—Messieurs, reprit le vicomte de La Guette, je n'aurai point, par votre faute, n'est-il pas vrai, le déplaisir d'emporter cette montagne d'or? Je compte sur vous pour en alléger le poids importun. Lequel de vous va se mesurer avec moi, après la défaite de Noizay?...

—Monsieur le vicomte, dit une voix dans la foule des spectateurs qui se pressaient sur un triple rang autour de la table de jeu, j'aurai l'honneur de faire votre partie, si vous voulez bien me le permettre.

Le joueur heureux se retourna vers celui qui venait de lui parler.

—Ah! c'est vous, M. de Lascars, répliqua-t-il en saluant de la tête et de la main, je suis entièrement à vos ordres, et tout l'honneur sera pour moi.

En entendant prononcer le nom de Lascars, le marquis d'Hérouville fronça le sourcil, une expression de défiance et de mépris se peignit sur son visage, enfin il fut au moment de prendre la parole, mais la réflexion l'arrêta et il se contenta d'écartier doucement les curieux les plus proches afin de se placer à côté de l'adversaire du vicomte.

—Quel est votre jeu, monsieur le baron? demanda ce dernier à Lascars qui venait de s'asseoir.

—Mon jeu sera le vôtre, monsieur... Je ne connais pas de plaisir plus vif que de risquer beaucoup sur une carte, et vous partagez tout à fait, je crois, ma manière de voir à cet égard.

—Cinq cents louis vous conviennent-ils?

—Parfaitement.

Lascars tira de sa poche un portefeuille bourré de billets de la caisse des Fermiers Généraux, papier-monnaie équivalent à peu près aux billets de banque de notre époque, et il le posa devant lui.

—Il y a là dedans cent mille livres, dit-il, je souhaite les doubler ou les perdre.

—Soit, monsieur le baron, répliqua La Guette, je vous tiendrai tête jusqu'à mon dernier écu, je vous en donne ma parole.

La partie commença.

Lascars perdit la première partie, puis la seconde: il gagna la troisième, il perdit ensuite plusieurs fois, et, en définitive, après plus d'une heure d'alternatives favorables et défavorables, il constata que les cent mille livres de son portefeuille étaient réduites à vingt mille...

Ses pertes atteignaient par conséquent le chiffre rond de quatre-vingt mille livres.

Ceci ne l'empêcha point de sourire avec une aménité parfaite, et sa figure n'offrait pas la moindre trace de dépit.

—Mordieu, monsieur le baron, s'écria La Guette, vous êtes ce que j'appelle un beau joueur! Je ne connais guère qu'Hérouville qui perde aussi galamment que vous! nous continuons, n'est-ce pas?

—Je l'espère bien, monsieur le vicomte.

La partie, un instant interrompue, reprit aussitôt son cours, seulement la chance avait profité de cet entracte si court pour changer de côté, et trahissant les intérêts de M. de La Guette, elle s'appropriait à favoriser Lascars avec une étrange persistance.

Le baron rentra d'abord en possession de tout ce qu'il avait perdu, il conquit ensuite les soixante mille livres constituant le premier bénéfice de son adversaire, et ne s'arrêtant pas en si beau chemin, il en gagna de plus vingt mille que ce dernier tira de sa poche.

—Ma foi, monsieur le baron, dit alors le vicomte d'une voix légèrement altérée, vous m'avez mis à sec... Croyez que je me vois, avec un regret très vif, obligé de quitter le jeu...

—Mais pourquoi le quitter? demanda Lascars, je suis vraiment au désespoir de vous dépourvoir ainsi! ma veine ne saurait durer toujours... elle doit être épuisée! acceptez une revanche.

—Je viens d'avoir l'honneur de vous dire...

—Eh! qu'importe cela? me faites-vous l'injure de douter de votre crédit en cette occurrence! Continuez sur parole! Je vous en supplie... je tiendrai tout ce que vous voudrez et aussi longtemps que vous le voudrez.

—S'il en est ainsi, monsieur, j'accepte, et je vous remercie de grand cœur... vous plaît-il de jouer cinquante mille livres?

—C'est à vous de donner des ordres et à moi de les recevoir.

M. de La Guette déchira une page blanche de son portefeuille; sur cette page il écrivit au crayon :

« Bon pour la somme de cinquante mille livres payables à vue et au porteur. »

Il signa et plaça ce chiffon de papier en face du monceau d'or et des billets du baron de Lascars.

La nouvelle partie fut de courte durée: en moins de cinq minutes, le vicomte avait perdu.

Une faible rougeur colora son visage, et, à deux reprises, il passa la main sur son front.

Foi de gentilhomme, murmura Lascars, je suis désespéré de mon bonheur; j'en suis presque honteux!

—Vous avez tort! répliqua M. de La Guette redevenu souriant, au jeu, comme à la guerre et comme en amour, chacun pour soi!... Je vous demande la permission de doubler ma mise.

—J'y consens volontiers, et, bien mieux, je vous propose de jouer d'un seul coup tout ce que j'ai là devant moi.

—C'est-à-dire combien?

—Deux cent trente mille livres environ...

M. de La Guette hésita pendant une seconde. A coup sûr, il soutenait contre lui-même un combat violent, mais il était joueur jusque dans la moelle des os; il se laissa donc entraîner, comme font tous les joueurs, et il répondit :

—Monsieur le baron, je tiens les deux cent trente mille livres...

Un petit murmure d'étonnement et d'anxiété courut parmi les spectateurs de cette hardiesse insensée.

On jouait gros jeu chez Cydalise, et l'on voyait souvent des fortunes se faire et se défaire en une nuit, mais cependant le chiffre de la somme aventureuse sur une seule carte dépassait quelque peu les limites ordinaires.

Le marquis d'Hérouville, immobile et muet comme une statue, attachait sur le baron un regard perçant et d'une fixité prodigieuse.

VI

L'OUTRAGE

La partie se jouait en cinq points, comme écarté contemporain.

C'était à Lascars de donner les cartes.

Il tourna le roi, ce qui équivalait à un point, et il se trouva dans les mains une si brillante réunion d'atouts, qu'il fit toutes les levées et, par conséquent, joignit deux points à celui qu'il avait conquis déjà.

—A vous, monsieur le vicomte, dit-il ensuite.

M. de La Guette était excessivement pâle, et une agitation fiévreuse faisait trembler sa main, tandis qu'il distribuait les cartes.

Il gagna le coup et marqua un point.

Lascars méla rapidement le jeu, fit couper, donna, et il s'appropriait à tourner la dernière carte quand une main fine et blanche, mais dure et inflexible comme une tenaille d'acier, lui saisit le poignet à l'improviste, en même temps qu'une seconde main s'appuyait sur son épaule, et qu'une voix parfaitement calme disait à côté de lui :

—La Guette, mon ami, reprenez cet argent et ces billets... Vous n'avez rien perdu... M. le baron de Lascars vous vole depuis une heure.

Tous les témoins de cette scène inattendue, et le vicomte de La Guette lui-même semblèrent pétrifiés par l'étonnement, tandis que Lascars poussait un cri de rage et s'efforçait, mais en vain, d'échapper à la puissante étreinte du marquis.

—Lâche! balbutia-t-il d'une voix étranglée, lâche et misérable imposteur! tout votre sang ne suffira pas pour laver cette mortelle insulte!... Je vous tuerai!... ah!...

—Monsieur de Lascars, reprit Tancrède d'Hérouville sans rien perdre de son sang-froid, je vous conseille de revenir au calme et à la prudence que votre situation commande! évitez le scandale et le bruit; vous devez les craindre plus que personne!... Je vous connais, monsieur de Lascars, et qui-conste vous connaît se défie!... Je vous observe depuis l'instant où vous êtes venu vous asseoir à cette table... Mes yeux n'ont pas quitté vos mains... J'ai vu distinctement, à chaque coup, l'adresse infâme remplacer le hasard loyal, et les cartes filer sous vos doigts.

Lascars, que la colère et la honte suffoquaient, faisait des efforts inouïs pour parler, mais ne pouvait articuler un seul mot.

Le marquis d'Hérouville reprit, en s'adressant à l'une des personnes qui se trouvaient les plus rapprochées des joueurs :

—Monsieur de Montauran, ayez, je vous prie, la complaisance d'étaler sur la table le jeu dont cet homme allait se servir, et veuillez aussi retourner la dernière carte... J'ai la certitude matérielle que cette carte est un roi, et la certitude non moins formelle que trois atouts, si ce n'est plus, accompagnent ce roi...

Le gentilhomme à qui Tancrède venait de s'adresser fit à l'instant même droit à sa requête.

Il retourna le roi de cœur.

Parmi les cartes étalées se trouvaient la dame, le valet et l'as de cœur...

—Vous le voyez, messieurs, continua le marquis d'Hérouville, s'il vous avait été possible d'admettre que je formulais trop légèrement une accusation si grave, il vous serait maintenant impossible de conserver l'ombre d'un doute...

—La preuve est, en effet, sans réplique, répondit monsieur de Montauran, n'est-ce pas votre avis, messieurs?

—Oui, oui, s'écrièrent avec une évidente conviction les habitués des salons de Cydalise. Le marquis a cent fois raison!...

—Et maintenant, monsieur de Lascars, poursuivit Tancrède en lâchant le poignet du joueur déloyal et en cessant de peser sur son épaule, il y a là cent mille livres qui sont à vous... D'où vous vient cette somme?... où l'avez-vous volée? Je n'ai point à m'occuper de cela puisqu'elle ne sort pas de nos poches... reprenez-la donc et allez-vous-en!...

Aussitôt que Lascars se sentit délivré de l'étreinte de ces deux mains qui le clouaient sur place, il se releva et il offrit aux regards le terrible spectacle d'un visage livide, décomposé, hideux.

Ses yeux s'injectaient de sang, ses lèvres pâles grimaçaient, une ride profonde et d'un aspect sinistre se creusait sur son front, des flocons d'écume blanche se formaient aux coins de sa bouche.

Les nombreux spectateurs qui maintenant s'étaient assés autour de nos personnes (car le bruit d'une querelle avait attiré dans le dernier salon tous les hôtes de Cydalise), s'écartèrent à l'instant, par un mouvement instinctif et machinal, pour laisser un passage libre...

Mais Lascars ne songeait guère à battre en retraite...

Tancrède d'Hérouville, debout en face de lui, impassible, la tête haute, les bras croisés sur la poitrine, l'enveloppait d'un regard chargé de mépris.

Lascars fit un pas vers le marquis, et d'une voix étrange, méconnaissable, très basse, mais parfaitement distincte, il lui dit :

—Vous m'avez appelé voleur!...

Tancrède fit un signe affirmatif.

—Eh bien! reprit lentement Lascars, jetant ses paroles une à une au visage de son adversaire, vous en avez menti!... entendez-vous, monsieur! vous en avez menti!...

Le marquis d'Hérouville haussa les épaules.

—Des injures parties de si bas, répliqua-t-il, ne sauraient monter jusqu'à moi!... vous êtes démasqué... vous n'avez rien à faire ici désormais... Allez-vous-en donc, je vous le répète, sinon des gens de police viendront vous jeter dehors, et je crains pour vous, monsieur, qu'au lieu de vous laisser libre, comme je le fais, ils ne vous mettent en lieu sûr...

—Vous m'avez outragé, continua Lascars avec une rage froide plus effrayante que le délire, même la fureur, vous m'outragez encore!... vous m'en rendrez raison!...

Le marquis haussa les épaules pour la seconde fois.

—Tenez, dit-il, vous êtes fou!

—Et vous, cria le baron, vous êtes lâche!... oui, lâche!... répéta-t-il en voyant un éclair d'indignation passer dans les yeux du marquis. Oui, trois fois lâche, si vous refusez de droiser l'épée avec un gentilhomme que vous insultez!

—Gentilhomme! dites-vous, répliqua M. d'Hérouville, je n'en crois rien, car noblesse oblige!... Non, vous n'êtes pas noble, ou vous ne l'êtes plus, vous qu'un ordre royal a banni de la cour pour cause d'indignité et d'infamie!... (Vous voyez que je vous connais bien, monsieur le baron de Lascars.) Chevalier d'industrie, fripon, voleur au jeu, la caste dont vous vous prétendez issu vous renie et vous chasse!... Si vous avez été gentilhomme autrefois, vous êtes aujourd'hui dégradé!...

Lascars se sentait pris de vertige.

Son visage, livide un instant auparavant, devenait pourpre, comme celui d'un homme que l'apoplexie va foudroyer...

D'un geste rapide, il détourna ou plutôt il arracha sa cravate qui l'étranglait.

Il frappa du pied le sol qui se déroba sous lui, et il cria :

—Marquis d'Hérouville, pour la dernière fois, voulez-vous vous battre avec moi?

Tancrède lui tourna le dos et répondit par-dessus l'épaule :

—Est-ce qu'on se bat avec un fripon? drôle, allez-vous faire pendre ailleurs!...

Lascars chancela. On put croire, pendant une ou deux secondes, qu'il allait s'abattre et rouler sans connaissance sur le tapis, mais il n'en fut rien. Les symptômes d'anéantissement disparurent, sa poitrine oppressée se gonfla, il tira son épée, il bondit vers M. d'Hérouville, il le contraignit à se retourner en le saisissant par le bras, il lui frappa la joue du plat de son arme, et il dit ou plutôt il râla ces mots :

—Lâche! te batteras-tu maintenant.

Les spectateurs, haletants d'effroi, voulurent se précipiter entre les deux hommes.

—Laissez faire, messieurs, laissez faire! ordonna Tancrède avec le même calme prodigieux dont il faisait preuve depuis le commencement de cette scène, on ne croise point l'épée avec un voleur, c'est vrai; mais on peut, sans déroger, se défendre contre un assassin!...

Et, dégainant alors à son tour, il se mit en garde avec la promptitude de l'éclair.

La foule recula.

En moins d'une seconde, un espace circulaire assez vaste se trouva libre autour des adversaires.

Les hôtes du tripot devenaient maintenant avides d'assister à ce spectacle étrange de deux gentilshommes prêts à s'égorger dans un salon splendide, sous les clartés éblouissantes que versaient à profusion le lustre et les girandoles.

Cydalise seule, désespérée d'une scène violente et scandaleuse qui ne pouvait manquer de compromettre au plus haut point la bonne renommée de sa maison, poussait les hauts cris, pleurait à chaudes larmes, sans égard pour le rouge et pour le blanc qui couvraient ses joues, et faisait voler autour d'elle des nuages parfumés de poudre à la maréchale, en arrachant à pleines mains, non ses cheveux, mais ses fausses nattes...

Les lames s'engagèrent.

Lascars et Tancrède étaient à peu près de même force; les deux épées de parade, légères et pointues comme des aiguilles, offraient donc une longueur égale. Les chances du combat semblaient donc parfaitement équilibrées, mais la fureur aveuglait le baron, tandis que le sang-froid inaltérable du marquis donnait à ce dernier un avantage manifeste.

Dès les premières passes les témoins du duel, tous passés maîtres dans la noble science de l'escrime, virent clairement que Lascars n'avait qu'un but : frapper mortellement! et qu'il

NOS GRAVURES

Frohsdorff—La chapelle du château, etc.

L'aménagement du Salon des Oiseaux est des plus curieux : deux des panneaux sont occupés par d'immenses armoires vitrées en acajou et remplies d'oiseaux empaillés de toute sorte, aigles, hibous, pingouins, coqs de bruyère, flamants, éperviers, vautours, etc., etc.

Partout sur les murs, recouverts de papier blanc à fleurs de lis d'or, des têtes de cerfs dix-cors, des ramures de chamois, de daims, etc.

On remarque, entre autres, la tête d'un mouflon tué par le prince dans une de ses chasses en Ecosse et portant entre ses cornes une large plaque en argent ornée d'une énorme topaze.

Dans un angle, un poêle en faïence vert d'eau, surmonté du buste en bronze de Charles X. A côté, une longue hallebarde au manche clouté de cuivre et dont le fer est incrusté de fleurs de lis d'or. Dans un angle, le buste en marbre de Louis XVI.

Entre les deux fenêtres donnant sur le parc et garnies de lambrequins rouges, un magnifique coucou Louis XIV dans sa boîte en bois d'amarante, garnie de bronze délicatement ciselé. De chaque côté, un cadre rempli d'oiseaux des tropiques.

Le dernier panneau est occupé par un énorme tableau de Schmitz peint en 1830 et représentant le roi Charles X et sa cour assistant à l'hallali d'un cerf dans l'étang de Chantilly. Citons en outre quatre charmantes sépia signées Carle Vernet, avec des scènes de chasse à courre. Au-dessous de ces tableaux, sur une console en acajou massif, deux candélabres et deux flambeaux en argent ciselé, style Louis XVI, et portant en relief sur le pied les armes royales.

Du centre du plafond orné de moulures en plâtre sur un fond bleuté, pend un magnifique lustre en cristal coloré de Murrano, et dont chaque godet est figuré par un lis blanc.

Au-dessous et sur une table longue à rallonges, une haute statue équestre en bronze de Louis XIV, en costume romain. L'ameublement, des plus sommaire, se compose de quelques chaises en acajou et velours rouge. Contre le poêle, une chaise de repos en vert capitonné, et le lit de repos dont il se servait dans les premiers temps de sa maladie.

En sortant du salon des Oiseaux, on se rend à la chapelle du château, reconstruite en 1859 par des artistes vénitiens, et dont les murs sont plaqués de marbres de couleur, avec des ornements en bronze ciselé, où dominent les fleurs de lis et la croix du Saint-Esprit. Derrière l'autel, trois grands tableaux encastrés dans la muraille. Au centre, un *Christ en croix* ; à droite et à gauche, le *Baptême de Jésus-Christ dans le Jourdain* et la *Naissance de la Vierge*. Au-dessous, dans des niches à canelures dorées, des tableaux pieux avec des vases couverts de fleurs de lis. Aux angles, deux bannières bleues fleurdelisées, à images saintes. L'autel, en marbre blanc, s'élève au centre sur une estrade de deux marches, couvertes d'un tapis bleu à fleurs de lis d'or. Le tabernacle, dont les portes sont couvertes de lames d'or, est orné d'émaux, de flambeaux et de gerbes de lis blancs. Au-dessus, le Christ avec la couronne d'épines à la base.

La nappe de l'autel est brodée de fleurs en soies multicolores ; du haut de la voûte pend une lampe style mauresque, en argent découpé à jour.

La comtesse de Chambord vient, à chaque instant de la journée, prier dans la chapelle.

En sortant du château, on entre dans une vaste cour carrée entourée de bâtiments à un seul étage.

A droite, les écuries, où l'on entre par deux portes que surmontent des têtes de cheval en bronze. De petites têtes plus petites, du même modèle et munies d'un anneau, servent à attacher les chevaux à la muraille pendant le passage.

L'intérieur des écuries est décoré avec une simplicité de bon goût. Dans les boxes en chêne poli avec des cuivres brillants, une vingtaine de magnifiques juments pucherannes qui font le service de la maison entre Neustadt et Frohsdorff et servent aux promenades. Au-dessus des râteliers en fer, dans des cartouches que surmontent des cornes d'élan, des noms de chevaux : la Perle, la Turquoise, la Commère, etc. Au centre, deux magnifiques têtes de cerfs dix-cors. Du plafond pendent des lustres faits avec des cornes et des têtes de chamois.

Dans des boxes cloisonnés, deux chevaux de selle demi-sang. Celui que Monseigneur monte habituellement est une bête solide, pleine de feu et qui répond au nom d'Arc.

Les meubles de l'usine du Vieux-Chêne, à Paris

L'usine du Vieux-Chêne est située rue de Crimée 97, 99, 101 et 103. C'est un établissement unique en son genre, reconstruit sur un plan perfectionné, car en 1878, un terrible incendie l'avait détruit. Le terrain sur lequel il s'étend ne comprend pas moins d'un hec-

tare. A droite les bureaux, à gauche un poste de pompier. Un hall gigantesque, sillonné de rails, abrite la scierie, le travail mécanique du bois sous toutes ses formes et enfin les ateliers d'achèvement des meubles et les magasins où ils sont déposés, avant leur transport à la maison de vente de la rue Beaubourg. Presque une ville cette maison, soit dit, en passant, avec ses cinq étages et ses vastes sous-sols, sa façade tout en fer et en glaces, son double escalier tournant suspendu à la voûte et d'un aspect si original, son plafond vitré qui projette partout une si vive lumière.

Pour en revenir à l'usine, les diverses essences de bois débités, mais non travaillés, le hêtre, le chêne, les sapins, le pitchpin, sont rangées sous des hangars et classées par espèces et par dimension. Et il faudrait de longues pages si l'on voulait décrire en détail toutes les manipulations par lesquelles passe ce bois avant de prendre sa forme définitive de meuble achevé. On ne revient pas de son étonnement lorsqu'on pénètre dans les ateliers, où règne une activité fiévreuse ; où des troncs d'arbres énormes, saisis par des griffes invisibles, viennent s'offrir d'eux-mêmes au ruban d'acier dont les dents le débitent en tranches ; où toutes les manipulations de la menuiserie sont exécutées mécaniquement avec une perfection et une régularité surprenante ; où 500 ouvriers, dirigeant des machines d'une perfection remarquable, accomplissent en un quart d'heure le travail d'une journée et permettent à la maison du Vieux-Chêne d'atteindre chaque année un chiffre de fabrication de plus de cinq millions.

Cet établissement, à l'origine, fabriquait exclusivement les meubles de cuisine et les agencements de bureaux ; aujourd'hui, il embrasse l'ameublement complet, y compris la tapisserie et la literie, et l'on trouve dans ses magasins les meubles les plus soignés et les plus riches en acajou, palissandre, poirier, noyer, bois noir, pitchpin, etc.

C'est en bois de cette dernière essence qu'a été fait le mobilier, dont nous donnons un dessin dans ce numéro. En le faisant fabriquer la maison du Vieux-Chêne poursuivait la solution d'un problème des plus difficiles : arriver à procurer au public, à un prix modique, un mobilier pour chambre à coucher, très élégant et du meilleur goût. Ce mobilier, qui rappelle le style Louis XIII, figurait à l'exposition de l'Union centrale des Arts décoratifs et il y a beaucoup attiré l'attention, ce qui se comprend. En effet, le pitchpin, cette essence à dessein choisie pour un mobilier bon marché, est très plaisant à l'œil. Ses jolies veines rouges sur fond crème donnent à tous les reliefs une note plus puissante que le sapin, tout en conservant à l'ensemble un grand cachet de jeunesse et de fraîcheur. Ajoutons que l'entretien de ce bois est des plus simples. Un usage prolongé en a-t-il altéré l'éclat ? Il suffit pour lui rendre tout son brillant, de l'éponger avec un peu d'eau.

La maison du Vieux-Chêne fabrique des mobiliers semblables en noyer ciré et en bois noirci. Plus sévères et de même élégance, ils trouvent leur place dans des appartements plus riches et s'harmonisent admirablement avec les tissus vieux genre si recherchés en ce moment.

Nous ne terminerons pas sans reconnaître, avec le jury du concours de l'Union centrale des Beaux-Arts appliqués à l'industrie, que la maison du Vieux-Chêne a fait faire un grand pas à l'industrie du meuble, et nous ajouterons qu'en lui décernant la plus haute récompense dans ce concours spécial de l'industrie du bois, le jury n'a fait que ratifier le sentiment du public qui avait su, avant lui, apprécier à leur juste valeur les remarquables produits soumis à son examen.

CH. V...

Madagascar

Il est difficile de résumer en quelques lignes l'affaire de Madagascar. On sait que cette île, sous Louis XIV, avait été déclarée française ; depuis, nous nous étions plus ou moins désintéressés de cette possession, surtout à la suite d'un traité, conclu sous Napoléon III, qui nous donnait certains avantages que la reine actuelle des Hovas, Ranavalona, nous conteste aujourd'hui. Entre autres conventions, les Français avaient obtenu le droit d'acquérir des propriétés dans l'île. De plus, le gouvernement hova, qui règne à Tananarive, avait fait occuper récemment le territoire des Salakavas, situés en face de Nossi-Bé qui nous appartient, lequel territoire nous avait été cédé en bonne forme par les chefs de ces tribus.

Le premier acte de l'amiral Pierre, envoyé avec quelques navires pour avoir raison de la mauvaise foi des Hovas, fut de s'emparer de Majanga, que ces derniers avaient pris aux Sakalavas. Le bombardement eut lieu le 20 mai. La flotte française s'empara de même de Mouroungang et de Feneriffe et fit de nouvelles sommations à la reine Ranavalona avant d'occuper Tamatave, qui est le port principal de l'île et la principale défense de Tananarive, la capitale. Nos demandes ayant été repoussées, l'amiral Pierre exécuta ses menaces. Voici la dépêche qui précise cet événement :

visait au cœur de son adversaire, sans souci de se découvrir lui-même, tandis que M. d'Hérouville se bornait à parer les coups, ce qu'il faisait avec une habileté prodigieuse et un bonheur persistant.

Lascars, furieux de trouver sans cesse une muraille d'acier entre la pointe de son épée et la poitrine qu'il voulait atteindre, redoublait de rage et d'efforts....

A ce jeu il s'épuisa vite.

Les veines de son front se gonflaient ; de grosses gouttes de sueur ruisselaient sur ses tempes et sur ses joues, ses jambes devenaient tremblantes, et sa main, agitée de frémissements convulsifs, ne portait plus que des coups mal assurés.

Le moment qu'attendait Tancrede d'Hérouville était arrivé.

— Il faut en finir.... murmura-t-il.

Changeant de tactique aussitôt, il battit, à trois reprises le fer de son ennemi, puis liant ce fer avec une adresse et une force irrésistible, il le fit tomber à ses pieds.

Lascars se baissa vivement pour ressaisir son arme.

Mais déjà le marquis l'avait devancé.

Prompt comme la foudre, Tancrede se redressa, tenant à la main l'épée du vaincu, et il s'écria :

— Cette lame déshonorée ne servira plus à personne !....

En même temps, saisissant la tige d'acier par la poignée et par la pointe, il la brisa sur son genou et en jeta les morceaux derrière lui.

— Mon rôle en cette affaire est fini ! continua-t-il, celui des laquais commence !.... Qu'ils mettent cet homme à la porte !

Un instant après, Roland de Lascars, tête nue, sans épée, la pâleur au front, la haine et le désespoir dans l'âme, traversait au milieu des huées de la valetaille, la cour de l'hôtel de Cydalise et s'enfonçait, chancelant, parmi les ténébreuses profondeurs de la rue Saint-Honoré, et tout en marchant, il balbutiait :

— Je me vengerai, dussais-je y laisser ma vie !.... Tu me fais verser des larmes de honte, marquis d'Hérouville, eh bien, en échange, moi, je t'arracherai des larmes de sang !....

Dans les salons que nous venons de quitter, les gentils-hommes s'empressaient autour de Tancrede, et le félicitaient à qui mieux mieux de sa conduite et de sa victoire.

(La suite au prochain numéro.)

Les Pèlerins Canadiens

Des lettres de Lourdes ont été reçues la semaine dernière et donnent des nouvelles du pèlerinage canadien.

A Londres les pèlerins ont obtenu une audience de Son Eminence le cardinal Manning.

Les pèlerins, après avoir quitté Londres, se sont rendus à Paris où ils ont passé une couple de jours. Ils ont entendu la messe à Notre-Dame et dans la chapelle même où M. Olier, fondateur de l'ordre de St-Sulpice, a dit sa première messe.

Ils ont ensuite eu le plaisir d'être reçus par Son Eminence le cardinal Guibert, archevêque de Paris, qui leur a fait l'accueil le plus cordial.

De Paris nos pèlerins sont allés à Tours, où ils ont visité la maison de M. Dupont, qui a introduit en France la dévotion à la Sainte Face. Ils ont entendu la messe dans la chapelle qui se trouve dans cette maison.

De Tours ils se sont dirigés sur Lourdes, où ils ont passé trois jours dans des exercices pieux. Là ils ont rencontré 600 pèlerins de la Franche-Comté (France).

Les trois quarts des pèlerins sont ensuite partis pour Rome et les autres ont pris la direction de Paris.

Le voyage sur le continent a été des plus heureux ; tous les voyageurs canadiens étaient en parfaite santé.

Les pèlerins s'embarqueront aujourd'hui même à Liverpool pour revenir en Canada.

GRANDE EXCURSION

UNE BELLE IDÉE

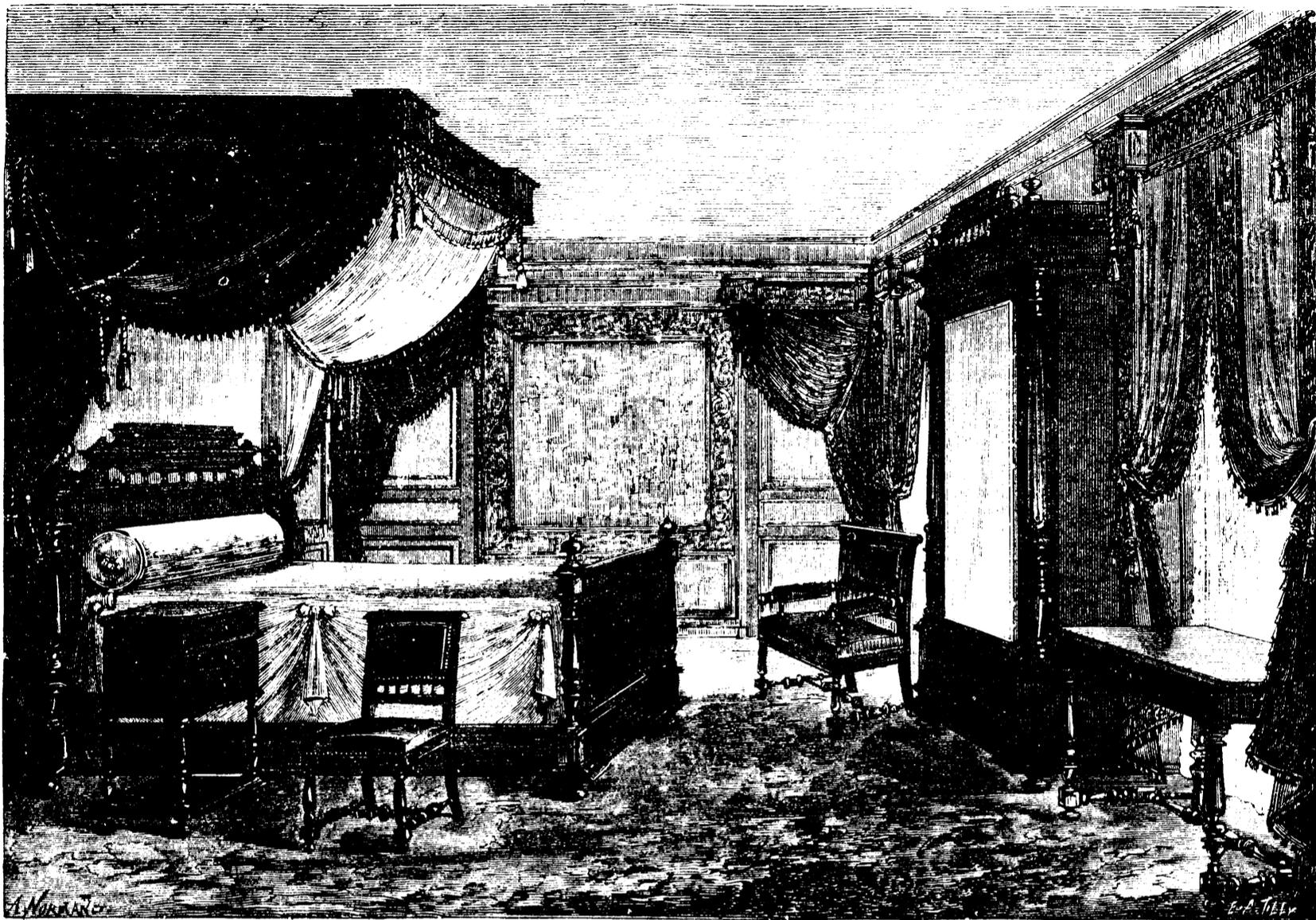
Messieurs les typographes Canadiens-Français de cette ville ont conçu une idée qui témoigne autant de leur esprit d'initiative que de leur bon patriotisme.

Comme nous avons eu déjà l'occasion d'en parler, la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal se propose de fêter l'an prochain le 50^{me} anniversaire de la fondation de cette association nationale. On veut faire une fête grandiose.

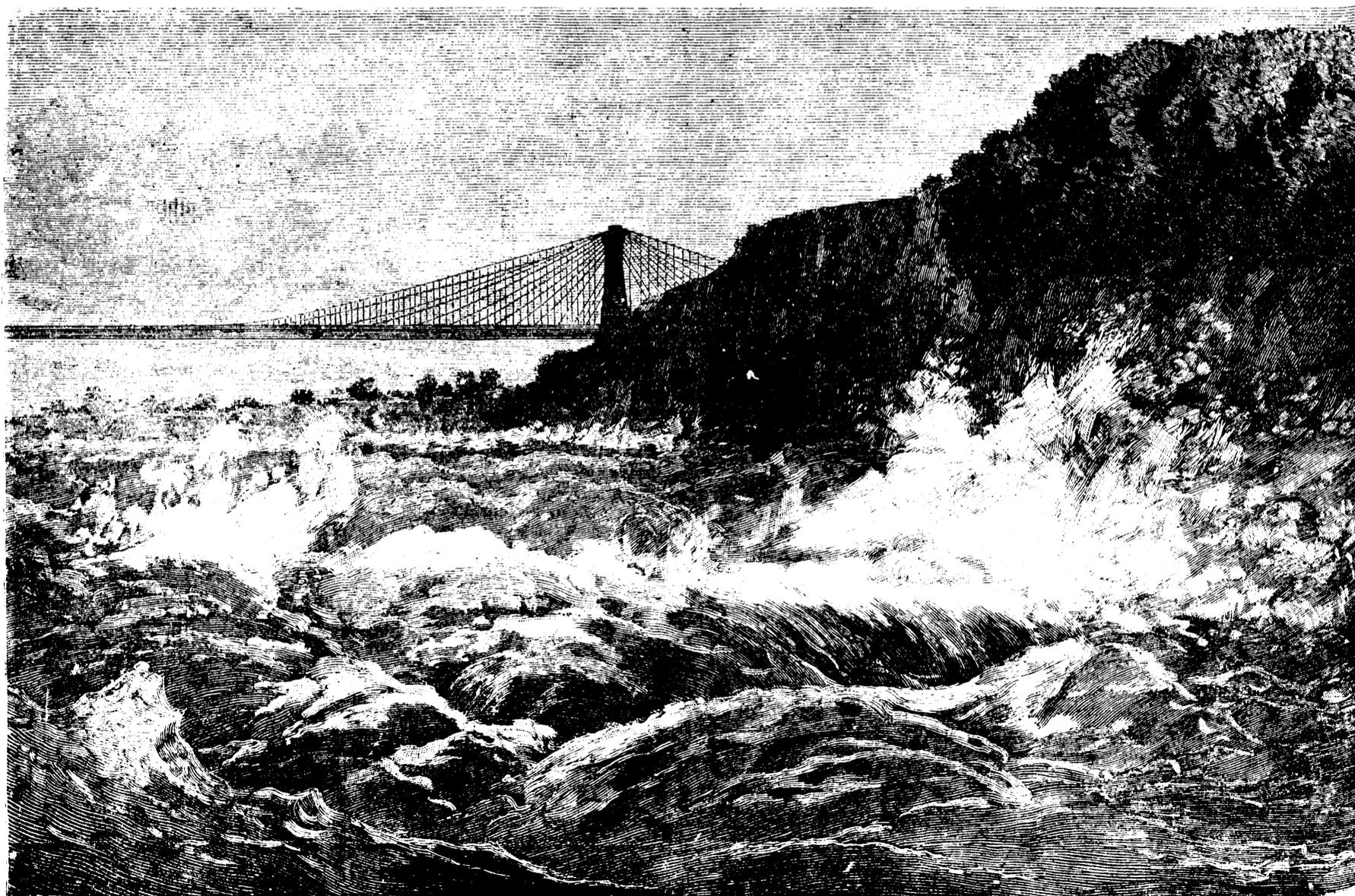
Les préparatifs sont déjà commencés, et chaque section s'organise. Toutes les sociétés canadiennes-françaises des Etats-Unis et du Canada seront invitées à y prendre part.

Les typographes de cette ville ayant l'intention d'inviter d'une manière toute spéciale leurs confrères de partout, devront conséquemment encourir des dépenses relativement considérables pour les recevoir dignement ; or, c'est pour les aider à défrayer ces dépenses qu'ils invitent le public toujours généreux de cette ville à prendre part à la grande excursion, au clair de la lune, qui aura lieu mardi, le 21 courant, à bord du *Felgate*. Les services de la musique de la Cité sont retenus, et le programme qu'on est à préparer nous assure une soirée des plus amusantes.

Qu'on assiste donc en grand nombre à cette promenade si agréable ; elle a pour but une œuvre patriotique qui mérite tout l'encouragement du public.



LES MEUBLES DE L'USINE DU VIEUX-CHÊNE, A PARIS.



PONT DU NIAGARA.—RAPIDES OU SE NOYA LE CAPT. WEBB, LE 24 JUILLET. 1883.

BOMBARDEMENT DE TAMATAVE

“ Rade de Tamatave, 14 juin.

“ La *Flore* est arrivée en rade le 31 mai, et, peu après, tous les navires de la station, moins le *Vaudreuil* et la *Pique*, qui étaient restés sur la côte nord-ouest de Madagascar, se trouvaient réunis.

“ L'amiral Pierre a aussitôt envoyé à la reine Ranavaloo Manjaka un *ultimatum* qui a été immédiatement expédié à Tananarive, la capitale. Cet *ultimatum* demandait aux Hovas d'accepter notre protection sur la côte nord-ouest et de faire droit aux héritiers de M. Laborde, sinon Tamatave serait bombardé et occupé par les Français.

“ Une réponse négative est arrivée le 9 au soir, et, dès le lendemain matin, les navires de guerre français la *Flore*, *Forfait*, *Forsaint*, *Beautemps-Beaupré*, la *Nièvre* et la *Creuse* ouvraient le feu sur le fort et les batteries de Tamatave. Au premier coup de canon, les Hovas se sont enfilés vers leur camp retranché qui se trouve à 7 kilomètres à l'intérieur.

“ Le bombardement a duré pendant toute la journée du 10 juin. Le 11, quatre cents marins et quatre cents soldats de l'infanterie de marine ont débarqué et le fort a été occupé sans résistance.

“ Des ordres très sévères ont été donnés pour empêcher le pillage et le maraudage. Tout noir pris en flagrant délit est aussitôt fusillé.

“ A l'heure actuelle, Tamatave est une ville française. Elle a son maire, son conseil municipal, son juge de paix et son capitaine de port. Nous tenons la capitale Tananarive par ses deux ports les plus importants.”

L'aspect de Tamatave, à l'arrivée, sans avoir rien de frappant, ne manque pas de charme. On aperçoit dans le lointain une longue ligne de montagnes bleues. Entre elles et la mer s'étend une plaine légèrement accidentée et verdoyante, couverte de cotonniers, de cannes à sucre et de rizières. La côte est bordée de cocotiers qui çà et là ombragent de leurs palmes élégantes les maisons basses de Tamatave, se détachant en clair sur ce fond de verdure.

Le port est formé par des récifs de coraux, contre lesquels la mer vient en se jouant briser ses vagues. Les maisons sont basses, construites pour la plupart en bambou recouvert de feuilles de l'arbre du voyageur. Point de rues, si ce n'est une seule voie principale.

Le voyage de Tamatave à Tananarive s'accomplit, à dos d'homme, en sept ou huit jours.

On aperçoit la capitale d'une très grande distance avant d'y arriver, car elle est située sur le point le plus élevé, de vingt lieues à la ronde, et comme les palais et les principales maisons sont badigeonnés de blanc depuis la base jusqu'à leurs immenses combles, l'effet est saisissant lorsque l'on découvre de loin la ville éclairée par le soleil.

Le plateau sur lequel est situé Tananarive se termine sur trois côtés : sud, est et ouest, par des pentes très abruptes, à pic en certains endroits. La ville occupe un espace d'environ deux kilomètres et demi de long. Notre dessin la représente vue du nord, où la route est bordée par d'immenses arbres, plus que séculaires, d'une espèce de figuier sauvage. Dans l'herbe gisent de vieux canons ; ils portent la marque de la fonderie de Woolwich et furent donnés à Radama Ier par Georges IV.

Le vieux palais est l'édifice culminant de la ville. Il est surmonté d'un immense toit supporté par de hautes colonnes en bois, qui forment trois étages de galeries faisant tout le tour de l'édifice ; le tout peint en blanc.

La reine, cependant, habite un palais plus petit, construit sur le même modèle, mais avec plus de soin. Les colonnes et les boiseries en sont sculptées avec un certain goût archaïque. Autour des palais royaux sont groupés ceux des premiers ministres et des principaux dignitaires du royaume.

NOUVELLES DIVERSES

—Le pape Léon XIII prépare une encyclique contre le divorce.

—La province de Manitoba promet d'exporter, cette année, deux millions de minots de blé.

—La souscription pour le monument Gambetta a atteint actuellement le chiffre de 273,563 francs.

—Il a été planté plus de 3,000,000 d'arbres en Angleterre, pendant l'année 1882. L'exemple est bon à suivre.

—Toutes les compagnies de téléphone des Etats-Unis doivent se fusionner en une seule, au capital de \$16,000,000.

—M. L.-H. Coutu, ci-devant marchand d'ornements d'église, vient d'intenter une action en diffamation pour \$5,000 contre J.-B. Lefebvre, de la maison Fréchon et Cie. MM. Augé et Lafortune sont les avocats du demandeur.

—La voie du Pacifique, conduisant du mur de revêtement aux ateliers, en arrière de la prison, est terminée.

—Il circule des requêtes recommandant M. J.-R. Resther, architecte, à la place d'inspecteur des édifices, actuellement vacante.

—Le rôle d'évaluation de Winnipeg, tel que révisé par la cour, porte la propriété de cette ville à \$33,303,900.

—Des avis de Madagascar mandent que Shaw, le missionnaire anglais, a été arrêté pour avoir caché des espions hovas.

—Adélaïde Ristori, la célèbre tragédienne, annonce qu'elle se propose de faire un voyage d'adieu en Amérique.

—Mlle Rye est arrivée d'Angleterre avec une foule d'enfants de sept à huit ans, qu'elle désire placer dans les familles canadiennes.

—Une servante, à l'emploi de l'hon. M. McGreevy, s'est noyée accidentellement à Cacouna, en se baignant. Le cadavre a été repêché peu de temps après l'accident.

—On a proposé à Hanlan et à Courtney de venir ramer à Lachine. L'enjeu proposé est de \$3,000. On attend la réponse de Courtney.

—A la cour de police, à Ottawa, un individu du nom de David Porter, a été condamné à \$20 d'amende et deux mois de prison, pour avoir battu sa femme.

—On dit que dans l'espace de dix-huit mois, des munitions de guerre valant cinq millions de piastres ont été expédiées de San Francisco en Chine.

—M. G. H. Borlase, avocat de Sherbrooke, s'est suicidé, en se noyant, à la suite d'un accès d'aliénation mentale. On a retrouvé son cadavre.

—M. Henri Vidal, un importateur de bijouteries, ci-devant de cette ville, est mort de phthisie pulmonaire le 25 juillet à Marseille (France).

—M. Jean Thibaudeau, employé à la manufacture Migner, de Québec, a tué, l'autre jour, sur la batture de Jones, un loup marin pesant 100 livres.

—Le R. P. Cazeau, S. J., a de nouveau été nommé recteur du collège Sainte-Marie, le R. P. Hudon, préfet, et le R. P. Garceau, directeur du chant.

—On vient de lancer sur la Tamise un nouveau bateau destiné à être mû par l'électricité. Il pourra recevoir cinquante passagers et atteindre une vitesse de neuf nœuds à l'heure.

—La persécution contre les juifs reprend une nouvelle vigueur en Russie. A Ekaterinaslas, la populace a attaqué le quartier israélite et une centaine de juifs ont été tués ou pillés.

—Les vastes scieries de MM. Gilmour et Cie., à Hull, sont devenues la proie des flammes. On évalue les pertes à \$100,000, en grande partie couvertes par des assurances.

—On évalue à 500,000, le nombre des pièces de bois qui ont descendu le Saint-Maurice depuis le commencement de la saison. Ce bois est à l'heure qu'il est entassé pour la plus grande partie dans les estacades des diverses stations du St-Maurice.

—Dans un discours qu'il a prononcé à une fête des classes ouvrières, M. Waddington, le nouvel ambassadeur français à Londres, a dit que le but de sa mission en Angleterre était de maintenir des relations amicales entre les deux pays et qu'il espérait bien réussir.

—Une jeune fille de couleur, aveugle et de plus sourde et muette, demeurant à environ un mille de Guysboro, Nouvelle-Ecosse, a été tuée à coups de hache par une petite fille de cinq ans avec qui elle avait été enfermée à clef dans une chambre. Le nom de la défunte est Ada Bayard.

—Une scène des plus touchantes s'est passée à la gare Union, à Toronto. Une dame Berthier, de Montréal, ayant un enfant dans les bras, attendait le train à bord duquel elle devait aller rejoindre son mari au Manitoba. L'enfant fut tout à coup attaqué de convulsions et mourut avant que l'on pût se procurer un médecin. Le cadavre a été inhumé aux frais du Grand-Tronc.

—Le gouvernement anglais a reçu des dépêches du Caire et d'Alexandrie qui excitent une grande anxiété. On y annonce que des inondations menacent de causer des désastres dans toute la vallée du Nil. La population est saisie d'une épouvante qui ne le cède qu'à celle causée par le choléra.

—Rébecca Murphy, 45 ans, a été appréhendée par le constable Auger pendant qu'elle essayait de vendre une soutane d'enfant de chœur, volée dans la sacristie de l'église du Révérend M. Woods, coin des rues Ontario et St-Urbain. L'église de M. Woods est ritualiste, ce qui y explique la présence des enfants de chœur. Dans cette secte protestante on croit à l'Eucharistie et à la confession, mais on n'admet pas la souveraineté du pape. La prisonnière, trouvée coupable, a été condamnée à six mois de prison aux travaux forcés.

Silver Creek, N.-Y., fév. 1883.

Messieurs,

Etant très malade j'essayai tous les remèdes annoncés, mais sans aucun succès. Ayant entendu parler de vos Amers de Houblon par beaucoup de personnes, je me décidai à en faire l'essai, et à ma grande surprise je suis mieux et j'espère guérir complètement.

W. H. WELLER.

Conseils d'hygiène pour les femmes

Le Dr Larocque, officier du bureau de santé de Montréal, vient de faire imprimer des conseils d'hygiène comme prévention contre les maladies pendant la saison d'été surtout.

Ces conseils seront distribués dans les maisons des contribuables de cette ville.

Voici les conseils que donne le Dr Larocque :

1° Que votre cave soit bien propre et bien aérée par les soupiraux.

2° Que les tuyaux du renvoi, les canaux d'égouts soient en bon ordre. Si vous avez des doutes à ce sujet, prévenez-en le bureau de santé, à l'Hôtel-de-Ville, lequel vous enverra un inspecteur officiel, et il ne vous en coûtera rien.

3° Les diverses pièces de votre maison doivent être tenues dans un état parfait de propreté et bien aérées par le moyen des fenêtres, surtout celles des chambres à coucher que vous devez laisser ouvertes quelque temps le matin.

4° Nettoyez votre cour, passage, hangar et autres bâtiments. Ne jetez dans la cour, ni l'hiver ni l'été, aucune matière animale ou végétale ; ces matières, en décomposition, occasionnent beaucoup de maladies contagieuses.

5° Brûlez vos déchets de cuisine ; la chose est facile, vous épargnez du combustible et vous exemptez de la maladie.

6° Si vous ne brûlez pas vos déchets, mettez-les sur la ruelle ou sur la rue dans des barils ou boîtes, régulièrement, aux jours et heures indiqués par le règlement, afin que les vidangeurs les enlèvent. Ces barils et ces boîtes ne doivent pas être plus grands qu'un baril à farine.

7° Séparez les cendres des autres déchets et saletés.

8° Le contenu des lieux d'aisance ne doit pas excéder dix pouces de la surface du sol. S'il dépasse ce niveau, avertissez-en le bureau de santé.

9° Jetez de temps à autre dans les lieux d'aisances un seau d'eau dans lequel vous aurez fait dissoudre deux livres de couperose.

10° Les cabinets d'aisances à l'eau doivent être fréquemment visités ; ils causent surtout des maladies et même la mort.

11° Pour maintenir vos enfants en bonne santé : dès la naissance de l'enfant, la mère doit se faire un devoir de l'attacher jusqu'à l'âge de 9 mois. Pendant les 3 premiers mois, l'enfant ne doit prendre rien autre chose que le lait de la mère. De 3 à 6 mois on peut y joindre du lait de vache ; de 6 à 9 mois, de la bouillie bien cuite une ou deux fois par jour.

12° Si la mère ne peut pas allaiter son enfant, elle devra se procurer du lait de vache de première qualité.

13° Allaiter votre enfant à certains intervalles toutes les trois heures à peu près.

14° Ne vous servez pas de bouteilles de nourrices. Servez-vous plutôt d'une cueiller.

15° Si vous vous servez de bouteilles de nourrices, lavez-les chaque fois que vous en faites usage.

16° Dès sa naissance, lavez, baignez votre enfant tous les jours de la tête aux pieds, à l'eau tiède, dans une baignoire ou dans une cuvette ; lavez-le, comme on dit vulgairement, à grande eau. Les enfants plus vieux, la famille entière doit se laver tout le corps au moins deux fois par semaine.

17° Les linges des jeunes enfants doivent être toujours bien secs et bien propres ; surtout la couche de l'enfant.

18° Dès qu'il se déclare une maladie contagieuse dans la famille, avertissez-en le bureau de santé qui se hâtera de venir à votre secours.

19° Faites vacciner vos enfants à trois mois et même avant.

Pères et mères, si vous observez scrupuleusement ces règles dictées à la fois par la science et l'expérience, vous et vos familles jouirez de cette santé qui est humainement parlant le don le plus précieux.

Sommaire de la "Revue de la Mode" du 29 juillet

GRAVURES : Toilette de jeune fille de quinze ans.—Toilette en satin ottoman (dos et devant).—Encadrement et encoignure.—Deux bandes et un carré en tapisserie.—Deux carrés en guipure d'art.—Quat e dentelles en guipure d'art.—Trois berceaux d'enfants.—Corbeille Moïse.—Dos de la toilette gris fer de la planche coloriée.—Deux fichus.—Echarpe.—Chapeau en feutre gris.—Toilette en soie changeante (devant et dos).—Toilette bleue (devant et dos).—Toilette en satin et brocatelle (devant et dos).—Toilette de jeune fille (devant et dos).

TEXTE : Explication des toilettes et des ouvrages.—Courrier de la mode.—Chronique parisienne.—Le porte-cigares (monologue).—Jean Rolauqué.—Le Gant et la Main (suite).—Patrons découpés.—Causerie financière.—Menus de la semaine.—Bavaroise aux fraises.—Revue des magasins et de l'industrie.

COUVERTURE : Récréations en famille.—Solutions des Récréations.—Petite correspondance.—Correspondance du docteur.—Avis divers.

GRAVURE COLORIÉE : Trois toilettes dont une d'enfant.

Abonnement pour le Canada : Un an, \$6 ; six mois, \$3 ; trois mois, \$1.50. S'adresser à M. Foursin-Escande, No. 11, rue Hébert, Québec.

Sommaire du "Monde Illustré" du 28 juillet

TEXTE : Courrier de Paris, par P. Véron.—Nos gravures : *Villégiature* ; dessin de M. Adrien Marie ; Nouvelle salle du musée de Cluny ; Tonkin ; la *Porteuse d'eau* ; une Nuit d'été ; incendie d'Aix-la-Chapelle ; Tunisie.—Exposition des cents chefs-d'œuvre.—Courrier du Palais, par Petit-Jean.—Chronique musicale par A. de Lanalle.—Récréations de famille.—Le Monde financier.—Echecs, rébus et solutions.

GRAVURES : *Villégiature*, dessin de M. Adrien Marie.—Le commandant Berthe de Villers-Berthen.—M. de Marolles.—La nouvelle salle du musée de Cluny.—Débarquement de troupes expéditionnaires à Hanoi.—La *Porteuse d'eau*.—*Une nuit d'été*.—Incendie de l'hôtel de ville d'Aix-la-Chapelle.—Réembarquement des troupes à Gabès (Tunisie).—Carte du Tonkin.—Echecs.—Rébus.

Abonnement pour le Canada : Un an, \$5.40 ; six mois, \$2.80. S'adresser à M. Foursin-Escande, No. 11 rue Hébert, Québec.

PSAUMES (REVUS)

Ecoutez ceci, peuples qui m'entendez, prêtez l'oreille aux invalides du monde entier, les Amers de Houblon vous remettront en santé et vous rendront heureux.

2. Ce remède vous guérira tous et vous mettra sous les pieds la maladie et la souffrance.

3. Vous n'avez donc rien à craindre lorsque vous voyez votre famille malade, ou lorsque vous éprouvez vous-même la maladie de Bright ou de foie, parce que les Amers de Houblon peuvent vous guérir.

4. Petits et grands, riches et pauvres connaissent la valeur des Amers de Houblon, pour les maladies bilieuses, nerveuses et rhumatismales.

5. Purgez-moi avec les Amers de Houblon et je deviendrai robuste, et je jouirai d'une santé florissante.

6. Qu'il y ait maladie sur maladie, que je sois sérieusement atteint même d'une maladie des plus graves, je suis sûr d'en réchapper, si je fais usage des Amers de Houblon.

7. Depuis que j'existe, j'ai souffert de toute espèce de maladies, il n'y a pas plus d'un an que je suis guéri et encore ce n'a été qu'au moyen des Amers de Houblon.

8. Celui qui sait expédier de sa charpente osseuse le rhumatisme et la névralgie qui la rongent, au moyen des Amers de Houblon, agit avec sagesse.

9. Que vous ayez des érysipèles, des boutons de toute nature, des rousseurs, que vous ayez le sang empoisonné, les Amers de Houblon vous en guériront complètement.

10. Quelle est la femme, prise de faiblesses, de maladies de femme, etc., qui ne désire pas la santé ; alors qu'elle fasse usage des Amers de Houblon et elle reviendra à la santé.

11. Ne négligez pas de faire usage des Amers de Houblon dans les maladies de rognon et du foie.

12. Nettoyez-vous la langue si vous l'avez chargée, purifiez-vous le sang et employez votre estomac de toute indigestion en faisant usage des Amers de Houblon.

13. Toutes mes douleurs et mes souffrances physiques disparaissent contre la poussière par le vent, lorsque je fais usage des Amers de Houblon.

14. Rappelez-vous l'homme qui presque mort et abandonné par les médecins, est ressuscité pour ainsi dire après avoir fait usage des Amers de Houblon.

15. Cessez de redouter les maladies de nerfs, la débilité générale et les maladies des voies urinaires, parce que les Amers de Houblon vont vous rétablir.

16 juillet 1883.

Pour être heureux en ménage

Ne racontez pas à vos voisins les petites misères de votre intérieur.

Réconciliez-vous, embrassez-vous après vos petites querelles.

Réglez vos dépenses sur vos revenus. Efforcez-vous d'être aussi aimables que lorsque vous vous faisiez la cour.

Tâchez de vous aider et de vous consoler mutuellement.

Souvenez-vous tous les deux que vous êtes mariés avec un être humain et non pas avec un ange.

Rappelez-vous tous deux que vous êtes unis pour le malheur comme pour le bonheur.

VARIÉTÉS

A la caserne :
—Dites donc, caporal ? on parle toujours de 93, qu'est-ce que c'est que ça ?...
—Tout le monde le sait, fusilier... 93, c'est la révolution de 1830 !...

Entre bohèmes :
—Comment ? tu ne viendras pas à cette fête ? Tu as un habit, cependant !...
—Hélas ! non. Je l'ai donné aux ambulances pendant le siège pour faire de la charpie !...

Dialogue en chemin de fer :
Un employé.—Monsieur, veuillez descendre. Vous êtes dans le compartiment des dames seules.

Le voyageur.—Je le sais bien.
L'employé.—Pourquoi êtes-vous monté ?

Le voyageur.—Parce que ces dames s'ennuyaient !

Depuis que le poète X... a loué un petit jardin, au Chesnay (près Versailles), il bêche, il bêche...

Hier, son propriétaire va lui rendre visite.

—Eh bien ! êtes-vous content ? La terre est bonne, allez, vous pouvez piquer des salades...

—Je n'en disconviens pas, répond X... mais vous m'avez loué un vrai jardin de poète...

—Comment cela ?
—Il est tout en vers !

Pensée d'un chef d'orchestre :
"La femme est comme la mesure : il faut la battre régulièrement."

JEU DE DAMES

Adressez les communications concernant ce département à Jos.-E. T., 61 rue Versailles, Montréal.

Solutions justes du problème français No 29
Montréal : J. Paradis, T. Amelin, V. R. Pleau et Firmin Gladu.

Ottawa : P. Branchon, J. Bêland, Jacques Trudel et Frs. Bouchard.
Hull : V. Morel E. Lapiere et Antoine Pinsonneault.

Québec : J. Falardeau, Z. Trudel, Ambroise Piché et N. Gingras.

Lévis : J.-B. Tremblay, Pascal Allard, Jérémie Ladurantaye.

Portneuf : Michel Thibaudeau et J.-B. Labranche.

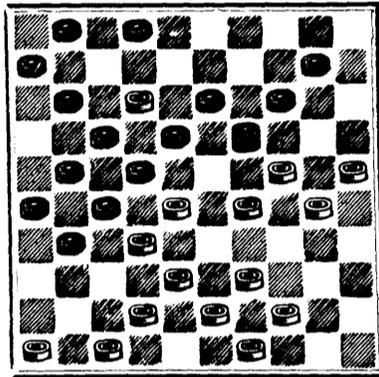
Rimouski : V. Déziel, Louis Marchand, Frs. Charbonneau, E. Derome, O. Menta, Georges Primeau, Narcisse Trudel, Lucien Turcot et N. Blanchet.

Saint-Jean, P. Q. : Joseph St. Onge, François Melançon.

PARTIE FRANÇAISE PROBLEME No 30

Composé par M. E. Bouchard.

NOIRS

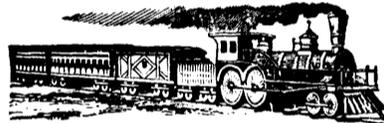


BLANCS

Les Blancs jouent et gagnent

Solution juste du problème No. 29

Blancs — 35 à 30, 22 à 18, 12 à 8, 25 à 20, 45 à 40, 34 à 30, 29 à 49 pr 6 et gagnent.



Chemin de Fer Intercolonial

Arrangements d'été

COMMENÇANT LE 25 JUIN 1883

Des convois directs pour passagers circuleront tous les jours, le dimanche excepté, comme suit :

Part de Pointe-Lévis.....	8 00 a. m.
Arrive à Rivière-du-Loup.....	12 15 p. m.
" Cacouna.....	12 41 "
" Trois-Pistoles.....	1 22 "
" Rimonski.....	8 07 "
" Little Metis.....	4 03 "
" Campbellton.....	7 23 "
" Métépédiaç.....	6 55 "
" Dalhousie.....	8 00 "
" Bathurst.....	9 50 "
" New-Castle.....	11 32 "
" Moncton.....	2 05 a. m.
" Saint-Jean.....	8 00 "
" Halifax.....	10 00 "

Ces convois se relient à la Courbe de la Chaudière avec les convois du Grand Tronc partant de Montréal à 10.15 heures p. m., et à Campbellton avec le bateau "Admiral," qui part le mercredi et le samedi pour Gaspé, Percé, Passabiatic, etc., etc.

Les trains pour Halifax et Saint-Jean se rendent à leur destination le Dimanche.

Les chars Pullman partant de Montréal les Lundi, Mercredi et Vendredi, se rendent à Halifax, et ceux des Mardi, Jeudi et Samedi à Saint-Jean.

On peut maintenant se procurer des billets pour tout le voyage à des prix d'excursion, pour aller, par char et par eau, à aucun endroit dans le bas du fleuve, Métépédiaç, Restigouche, Baie des Chaleurs, Ile du Prince-Edouard, et toutes autres places dans les Provinces Maritimes.

Pour les billets et toutes informations concernant les prix de passage et les taux de fret, l'heure des départs etc., adressez-vous à

G. W. ROBINSON,
Agent des passagers et du fret pour la division de l'Est,
No. 186, rue Saint-Jacques [en face du St-Lawrence Hall], Montréal.

D. POTTINGER,
Surintendant en chef.
Moncton, -B., 25 juin 1883.

LA POUDRE ALLEMANDE SURNOMMÉE



NE FAILLIT JAMAIS ET EST

Vendue chez tous les Epiciers respectables

70 CARTES DE VISITES avec votre nom. — En 100 caractères nouveaux, nouveaux genres, par des artistes : Bouquets, Oiseaux, Chromos, Paysages, etc., tous différents. Livre d'échantillons complet pour agents, 25c. Grande variété de Cartes d'Annonces. Diminution pour le commerce et les imprimeurs. 100 Échantillons de Cartes d'Annonces de Fantaisie, 50c. Adresse STEVENSON & BROS., boîte 22, Northford Ct.

Mousseau, Archambault & Lafontaine.

AVOCATS,

No. 7, RUE ST-JACQUES (AU SECOND) MONTREAL

Hon. J. A. MOUSSEAU, J. L. ARCHAMBAULT, B.C.L.C.R. et M.P., Pro-Gén. | P. E. LAFONTAINE, L.L.D.

LA COMPAGNIE

LITHOGRAPHIQUE - BURLAND

(LIMITÉE)

CAPITAL \$200,000

ELECTROTYPEURS,

LITHOGRAPHES,

IMPRIMEURS,

GRAVEURS,

EDITEURS,

ETC., ETC.

3, 5, 7, 9 & 11, RUE BLEURY

MONTREAL

Cette compagnie, possédant un capital plus élevé qu'aucune autre Compagnie Lithographique du Canada, se trouve par sa position financière et le matériel considérable qu'elle possède, capable d'entreprendre l'exécution de toutes espèces d'ouvrages dans les diverses branches d'industrie qu'elle exploite.

Un personnel considérable d'artistes lui permet de garantir la qualité de ses ouvrages.

- Elle possède en outre
- 12 presses à vapeur.
 - 1 machine patenée à vernir les étiquettes.
 - 1 machine électrique à vapeur.
 - 4 machines à photographie.
 - 2 machines à gravure photographique.
 - 2 machines à enveloppe.

Aussi : Machines à perforer, à couper, à marquer, presse à relief pour enveloppes et têtes de lettres, presse hydraulique, etc., etc.

Toutes commandes pour la Gravure, la Lithographie, a Typographie, l'Electrotypie, etc., exécutées avec soins et à des prix modérés.

Editeurs du CANADIAN ILLUSTRATED NEWS, du SCIENTIFIC CANADIAN et PATENT OFFICE RECORD, et aussi imprimeurs de L'OPINION PUBLIQUE.

Toutes commandes par Poste promptement exécutées.
G. B. BURLAND,
Gérant.

"L'OPINION PUBLIQUE"

On peut s'abonner pour 6 mois ou un an en s'adressant au No. 7, de la rue Bleury. La nouvelle administration a fait un choix de collaborateurs recrutés dans tout ce que la Province a de meilleur comme écrivains. L'abonnement n'est que de \$3.00 par an.